

# CLAIRE LOUVET

COOPÉRATRICE SALÉSIENNE FRANÇAISE

ET FILLE SPIRITUELLE

DE

SAINT JEAN BOSCO

1832 - 1912





À tous ceux  
qui désirent coopérer  
à l'oeuvre  
de saint Jean Bosco



## AVANT-PROPOS

### LE MERCI D'UN SAINT

Le jour même de la mort de Don Bosco, on trouva dans un cahier où il consignait ses dernières recommandations une Lettre-Testament adressée à ses Coopérateurs et Coopératrices. On peut y relever ces quelques passages :

"Je sens que le terme de ma vie approche...

Avant de vous laisser sur cette terre, j'éprouve le besoin d'acquitter la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous, et de vous dire encore une fois merci.

Vous m'avez aidé puissamment à donner à une foule de pauvres enfants une éducation chrétienne, et à les mettre par là-même sur le chemin de la vertu et du travail. Sans vous, rien de tout cela ne m'eût été possible...

Je vous prie de continuer le même appui à mon successeur...

Pour votre encouragement, je prescris à mon successeur de comprendre nos Bienfaiteurs et nos Bienfaitrices dans les prières publiques et privées qui se font et se feront dans les maisons salésiennes. Il devra mettre toujours cette intention, que Dieu leur accorde, même en cette vie, le centuple de leur charité...

Adieu, mes généreux Bienfaiteurs, chers Coopérateurs et chères Coopératrices, adieu ! Il en est beaucoup parmi vous que je n'ai pu voir en cette vie. Qu'ils se consolent : dans l'autre, nous nous connais-

trons tous; et pendant toute l'éternité nous serons heureux ensemble du bien, qu'avec la grâce de Dieu, nous aurons pu opérer sur cette terre, surtout en faveur de la jeunesse abandonnée...

... Ainsi soit-il

Je reste à jamais votre très reconnaissant  
serviteur

Jean Bosco

Prêtre"

Personne autant que Don Bosco n'a vécu au contact des personnes nobles et fortunées. Beaucoup d'entre elles, Messieurs, Dames et Demoiselles étaient de France.

Parmi celles-ci, il y en eut qui ne se contentèrent pas d'être des bienfaitrices, mais de vraies Coopératrices : tel fut le cas de Mademoiselle Claire Louvet, d'Aire-sur-la-Lys, dans le Pas-de-Calais. On peut même affirmer sans hésitation qu'elle réalisa le modèle de Coopératrice tel que Don Bosco l'avait désiré; c'est-à-dire "Salésiens de l'Extérieur", Salésiens dans le monde, mais sans vœux; coopérateurs, soucieux de mettre en pratique l'apostolat salésien, et cherchant à réaliser dans le monde la vie de perfection évangélique, chacun selon son état.

#### UN PEU D' HISTOIRE

Aire-sur-la-Lys était au VIIIème siècle un petit bourg situé au pied d'un château où Pépin le Bref séjourna. Sa fille Gisèle, plus connue sous le nom de sainte Issebergue, continua à y résider, recevant parfois son frère Charlemagne. C'est à cette époque que le bourg prit de l'extension.

Au XIème siècle, Baudouin comte de Flandre, de concert avec sa femme qui était fille de Robert roi de Fran-

ce, transforma l'église St-Jacques en collégiale ayant "quatorze chanoines richement dotés".

Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, l'Espagne et la France se disputèrent souvent cette petite ville fortifiée qui eut bien à souffrir des sièges répétés.

\*

Aire est aussi et surtout la ville dévote à Notre-Dame et aux pauvres. En effet, nous savons qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, il existait à Aire une Confrérie de Charité dont le but était de soulager et de soutenir les pauvres par des distributions de pain, tout en cherchant à sanctifier ses membres.

Au moment de l'établissement de leurs statuts, les confrères voulurent se choisir un protecteur dans le ciel. Leur choix se porta sur Notre-Dame qu'ils instituèrent leur "panetière". Par leurs mains, ce serait Elle qui distribuerait le pain aux pauvres; d'où son nom : Notre-Dame Panetière.

En 1212, Ferdinand de Portugal, comte de Flandre, ayant assiégé Aire, les habitants pressés par la famine invoquèrent la Sainte Vierge. Une sortie fut tentée, et l'on put faire pénétrer dans la ville un convoi de vivre qui furent distribués au carrefour appelé : "Croix aux pains". La Sainte Vierge devenait ce jour-là véritablement Notre-Dame Panetière.

Une chapelle de la Collégiale devint le siège de la confrérie et on y plaça une statue de la Sainte Vierge. Cette statue fut remplacée au XV<sup>e</sup> siècle par une autre statue "plus belle, taillée en bois, entièrement dorée d'or joli, une couronne sur la tête, avec les mains rapprochées (non jointes) accostée de petits anges tout dorés, dont les uns élevaient la Vierge au ciel, et les autres s'en réjouissaient avec des instruments musicaux".

Elle sortit pour la première fois en 1647 lors d'une épidémie de la peste et, plus tard, une procession fut

établie le 15 août, en exécution du voeu de Louis XIII, mais la statue n'y était pas portée.

Nous savons qu'à la Révolution cette statue fut vendue et achetée comme bois à brûler contre un assignat de dix livres par un garçon boulanger qui la transporta chez son patron. Ce dernier habitait précisément à la "Croix aux pains", près du lieu où se faisaient les grandes distributions de pains aux pauvres. C'est là qu'elle fut murée et conservée jusqu'en 1802.

Le 8 septembre de cette même année, jour de la Nativité de Marie, la statue de N.D. Panetière retourna à la chapelle absidiale derrière le maître-autel (1).

\*

Tous les ans, aux environs du 15 août, une neuvaine solennelle est organisée, avec prédications. Les divers quartiers de la ville et les paroisses environnantes y sont convoqués à tour de rôle. En entrant processionnellement, chaque paroisse porte ses ex-voto. Ce sont des objets entièrement faits ou décorés d'épis de blé ou de grains de froment : bannières, moulins, croix, églises, ostensoirs, etc...

Avant la guerre de 1914, on pouvait admirer de fausses portes garnies de sacs de blé, ou formées de couronnes de pains enfilées que l'on distribuait ensuite aux pauvres.

(1) N.D. Panetière - Chanoine E. Van Bréval

# PREMIÈRE PARTIE

QUI ÉTAIT

MADemoiselle LOUVET ?



## CHAPITRE 1

### LA FAMILLE

Nous connaissons peu les ancêtres de Mademoiselle Louvet, du côté paternel surtout.

Son père, Louis-Agricole Louvet, naquit à Eu dans la Seine-Maritime le 17 Prairial an III (1795). Il était fils de Louis-François-Marie, propriétaire, et de Marie-Laurentine Capperon. Privé de sa mère au berceau, il fut élevé probablement par Geneviève-Elisabeth de Caqueray que son père épousa en secondes noces en 1797.

Désireux d'embrasser la carrière des armes, Louis entra à St-Cyr en 1812. Un an plus tard, il en sortait sous-lieutenant et était affecté au 1er Régiment d'Artillerie de Marine.

La coalition de l'Allemagne, l'Autriche et la Prusse contre Napoléon occasionne son départ en campagne comme lieutenant. Vingt jours plus tard, à la bataille de Leipzig qui tourne au désastre (16 octobre 1813), il est blessé et fait prisonnier. Il a 18 ans.

Après une captivité d'un an, Louis est rendu à sa patrie et mis en non-activité. L'année 1816 le retrouve à la Légion du Loiret, qui tient garnison à Aire, jusqu'en 1820.

La Providence, qui conduit les événements, permettra que dans cette petite ville d'Artois il fasse la connaissance de Mlle Julie Lochtemberg qui devient bientôt sa fiancée.

La famille Lochtemberg était originaire de Rincq, petit hameau d'Aire. Du château ancestral, rien ne subsistait à l'exception d'un bois, le "bois Lochtemberg", et du petit cimetière où se trouve la sépulture familiale.

On trouve un aïeul, Charles-Louis-Joseph de Lochtemberg, conseiller de la cité en 1750, ainsi qu'en témoigne l'inscription gravée sur une des cloches du beffroi.

Le père de Mlle Julie Lochtemberg était ancien Lieutenant-Général de la ville et baillage d'Aire; sa mère, Claire-Joséphine Vernimen était originaire de Saint-Omer.

Le mariage du Lieutenant Louvet et de Mademoiselle Lochtemberg eut lieu le 9 octobre 1820.

## CHAPITRE 2

### A TRAVERS LA FRANCE

Le jeune ménage n'ayant pas d'enfant, Julie suivit son compagnon de vie dans les déplacements fréquents que nécessite toute carrière militaire.

Au début de 1832, le Capitaine Louvet est en garnison à Bordeaux, au 48ème de Ligne. L'espoir est au foyer, la joie est dans les coeurs car on attend un héritier. Après douze ans de mariage, une petite fille vient au monde.

Au baptême elle reçoit le nom de son aïeule maternelle : Claire. Les parents y ajoutent leurs propres noms : Louise et Julie.

Claire héritera de son père un caractère viril, loyal, ordonné; fille d'officier, elle aura de qui tenir; fille unique, elle accusera une tendance à l'entêtement et même à la colère.

Par ailleurs, sensible et délicate, le récit des souffrances endurées par son père prisonnier, et celui des combats militaires auxquels il devra participer laisseront dans son âme une aversion instinctive de la guerre et des révolutions qui trop souvent l'accompagnent. Elle-même traversera celle de 1848, et sa famille maternelle eut probablement à souffrir de celle de 1789, au château de Rincq.

De sa mère, on peut dire qu'elle reçut une âme très délicate et un amour filial envers la Sainte Vierge. Comme Don Bosco, Claire Louvet, enfant de la cité de Notre-Dame Panetière, aura une grande dévotion à la Vierge Marie. Plus tard même, elle deviendra, elle aussi, la

"panetière" qui distribuera aux oeuvres salésiennes les aumônes destinées à fournir aux orphelins le pain de chaque jour. Mais n'anticipons pas.

Il est tout à fait vraisemblable que Madame Louvet aura raconté à la fillette l'histoire de N.D. Panetière, tout en lui apprenant à faire l'aumône, car si Dieu a donné la fortune aux uns, c'est pour qu'ils en fassent profiter d'autres moins privilégiés qu'eux. Chaque fois que l'occasion se présentait de venir à Aire, Madame Louvet ne manquait certainement pas, en compagnie de sa fille, de s'agenouiller sur la sépulture des Lochtemberg à Rincq. Elles y lisaient les inscriptions de leurs ancêtres gravées sur la pierre, et aussi celle des deux frères Philippe-François Lochtemberg Du Hamel, et Pierre-Eugène Lochtemberg De la Marie, l'un et l'autre anciens chanoines de la collégiale d'Aire.

Tous deux avaient donné largement de leur superflu aux pauvres et à l'Eglise comme l'indiquait l'épitaphe de leur tombe :

"Ils furent tous deux bienfaiteurs  
de cette église".

### Enfance de Claire

Peu de détails nous sont connus sur l'enfance de Claire Louvet, sinon qu'elle était d'un naturel très vif, et faisait parfois des colères terribles. S'il arrivait qu'on la contrariât, elle criait, frappait du pied, et allait jusqu'à se rouler par terre.

Si le bébé, trop longtemps attendu, avait été un peu gâté, la mère, en éducatrice consciente de son devoir, ne manqua pas de prendre ses responsabilités; elle ne laissa pas pousser à l'aventure cette plante confiée si tard à ses soins; elle la cultiva avec amour et fermeté. On raconte que parfois, malgré la défense qui lui en était faite, Claire se faufilait à la cuisine, attirée

peut-être par des odeurs alléchantes, ou en quête d'une distraction nouvelle. Un jour, elle s'empara du fouet que la cuisinière avait en mains pour battre les blancs en neige. Son orgueil, peut-être, lui laissait croire qu'elle serait aussi habile que le dévoué "cordon-bleu" de la maison. En tout cas sa mère la laissa faire, et même l'encouragea, mais les blancs ne montaient pas :

- "Tape, lui disait-elle, tape plus fort !" Claire frappait les blancs avec une énergie peu commune. Bientôt les glaires commencent à se décolorer et une mousse blanche apparaît; alors Madame Louvet d'insister :

- "Allons, tape, tape plus fort ! Plus tu frapperas, plus cela montera !"

Le saladier, en effet, s'emplit; mais le bras de la fillette crie grâce; cependant, Claire tenace ne capitule pas; elle veut la victoire et elle l'aura !... A sa grande joie, le résultat est obtenu; les blancs sont fermes et à point.

Devant ce qui aurait pu devenir une désastreuse victoire d'orgueil et d'entêtement, effet d'une désobéissance, Madame Louvet conclut :

- Vois-tu, ma petite Claire, les blancs que l'on bat, c'est comme la colère; plus on les frappe, plus ils montent ! Quand tu te mets en colère, plus tu frappes ce que tu as sous la main, plus ta colère monte; mais au contraire, si tu essaies de te taire et de ne pas bouger, ta colère tombera comme les blancs. Ces beaux blancs en neige que tu as si bien battus redeviendraient vite un peu de liquide si la cuisinière ne les employait pas aussitôt. Retiens bien cela ! et quand tu auras envie de te mettre en colère, pense à tes premiers blancs battus en neige.

\*

Claire n'alla pas en pension. Elle eut une institutrice.

De bonne heure, elle fut habituée aux longs voyages en diligence, qui devaient ravir une âme aussi ardente. Ils devaient aussi l'exercer à la patience; car les longues étapes entre les relais devaient être parfois monotones ou pénibles, surtout à certaines saisons.

Bien éduquée, Claire, devenue jeune fille, modifia son caractère. Elle devint très patiente, très calme, très humble; à tel point que plus tard, quand ses cousines venaient la voir dans les dernières années, elles disaient : "Mais où est donc Claire, l'enfant terrible d'autrefois !"

## CHAPITRE 3

### RETOUR A AIRE

#### Le Commandant en retraite

Voici le Capitaine Louvet devenu Commandant; ses services dans l'armée lui ont mérité la "Légion d'Honneur". L'âge de la retraite a sonné; c'est le moment où la famille s'installe définitivement à Aire, 2 rue du Puits.

Retraité, le Commandant Louvet n'allait pas rester inactif. Tout en gérant ses affaires de famille, il mettrait son activité au service de l'Eglise, de la cité, des pauvres.

Dans le fond du jardin se trouvait un petit belvédère auquel on accédait par quelques marches. Monsieur Louvet y avait aménagé un petit bureau. C'est là qu'il pouvait travailler loin du bruit et des allées et venues de la maison.

De la même manière, Monsieur Martin, aux Buissonnets, se réfugiait dans cet autre belvédère où sa "petite reine" enfrenant la consigne allait parfois le trouver. Claire devait avoir également une entrée de "privilegiée" dans le bureau de son père.

La jeune fille avait tous les jours devant les yeux cet exemple vivant d'activité intellectuelle alternant avec les services de la charité.

#### Demande en Mariage

Un jour, Monsieur et Madame Louvet reçurent pour Claire une demande en mariage. Il s'agissait d'un jeune homme d'Aire, de très bonne famille, bon catholique, qui

avait apprécié Mademoiselle Claire depuis son arrivée dans la ville.

Claire déclina l'offre. Pour quelles raisons ?... On ne sait. Avait-elle entrevu un idéal plus élevé ?... On ne le sait pas davantage. Quoi qu'il en soit, le jeune homme malgré sa déception garda toujours une profonde vénération pour Mademoiselle Louvet. Plus tard, il lui rendra visite, surtout lorsque l'âge et les infirmités la retiendront chez elle.

### Dévouement de Monsieur Louvet

Dès qu'on le lui proposa, Monsieur Louvet accepta d'être Conseiller Municipal. C'était, à cette époque, un emploi de pur dévouement non rétribué.

L'ancien Commandant voulut s'intéresser spécialement aux vieillards. Avec trois autres propriétaires comme lui, il fit partie de la Commission administrative de l'Hospice Baudelle qui allait s'ouvrir. Une inscription de cet hospice relate en quelques phrases cette inauguration du 11 juillet 1864.

"Immédiatement avant la cérémonie, quarante vieillards entretenus jusque-là à l'hôpital civil et militaire d'Aire ont été transportés processionnellement à cet hospice."

Mademoiselle Claire assista probablement à ce triste défilé qui mettait à l'honneur le Christ dans ses membres souffrants.

Le "service à l'Eglise" tenait aussi solidement au coeur de l'ancien officier. Jusqu'à sa mort, il demeura Président du Conseil de Fabrique.

Le 16 octobre 1875, Monsieur Louvet quittait ce monde pour la vie éternelle. Il avait 80 ans, le même âge que sa veuve qu'il laissait aux bons soins de sa fille. L'inhumation eut lieu au cimetière d'Aire où 3 ans plus tard, Mme Louvet venait reposer auprès de son mari.

## CHAPITRE 4

### RIEN N'EST HASARD

#### Seule

A quarante-six ans, Mademoiselle Claire Louvet se trouve seule à la tête d'une jolie fortune, consistant surtout en terres et en fermes. Elle va organiser sa vie.

D'une santé un peu délicate, cette "propriétaire" aura le moyen de s'offrir chaque année une petite villégiature dans le Midi, durant quelques mois d'hiver. D'ailleurs, les voyages ne l'effraient pas et c'est pourquoi, elle, l'habituee des plaines monotones du Nord, souvent noyées dans la grisaille, s'accordera volontiers cette satisfaction bienfaisante, sur la côte ensoleillée et pittoresque du Midi.

Elle a conscience cependant que, si le Ciel a mis la fortune dans son berceau, elle ne doit pas en user en égoïste. C'est ainsi qu'en compagnie de certaines familles de la région, les de Montigny entre autres, il lui arrivera d'assister à certaines fêtes de bienfaisance.

C'était l'occasion choisie par la Providence pour lui faire rencontrer Don Bosco.

#### Rencontre Providentielle

Don Bosco venait en effet de fonder, dans le midi de la France, des oeuvres similaires à celles qu'il avait établies à Turin : Nice en 1875, Marseille, St-Cyr, La Navarre en 1878.

Sans doute Mademoiselle Louvet eut-elle l'occasion d'assister à une "Matinée Musicale" donnée au Cercle

Catholique des Ouvriers de Nice, en mars 1881, au profit des oeuvres de Don Bosco.

Entre autres choses on y récita une poésie à la fois très simple et très suggestive.

Mesdames, je voudrais vous conter une histoire,  
 Bien courte, en quelques mots, mais vous pouvez me  
/croire,  
 Intéressante. Or donc, un pauvre prêtre, un jour,  
 ... etc...

Le pauvre abbé, d'abord, accueillit un enfant  
 Puis un second, puis dix, puis cinquante, puis cent,  
 Puis toujours s'élargit, cette chère famille.  
 Mesdames, à cette heure, ils sont plus de cent mille  
 Qui l'appellent: "mon Père". Est-il un nom plus doux?

...

Mais ces petits, Mesdames, cela mange,  
 Cela mange beaucoup ! Si l'enfant est un ange,  
 Quand il est sur la terre, il a bon appétit;  
 Il lui faut chaque jour, du pain, un toit, un lit.  
 Où trouver tout cela, quand, pour toute ressource  
 On n'a - c'est notre lot - que le vide en sa bourse?  
 L'abbé, tout simplement se mit à demander.  
 Quand les enfants ont faim, il faut bien mendier !  
 Et lors, la sainte-Vierge, aimable protectrice,  
 Se fit, de ses enfants, Dame Auxiliatrice.

...

Le pauvre prêtre ainsi, possède un vrai trésor.  
 C'est la reine du ciel qui lui fournit de l'or.  
 Le sac et le bâton, bagage de l'apôtre,  
 Voilà tout son trésor; sa bourse?... C'est la vôtre!

(1)

La conclusion portait à sourire, ensuite à réfléchir, enfin à ouvrir sa bourse; geste que dut certainement faire Mademoiselle Louvet.

C'était l'heure marquée de la rencontre de l'homme de Dieu et la demoiselle d'Aire-sur-la-Lys. En effet, dès que Mademoiselle Louvet fut en rapport avec le Père Ronchail, directeur de l'Oeuvre de la Place d'Armes, elle lui manifesta son grand désir de voir D.Bosco; Cette rencontre eut lieu au mois de mars 1881.

Ce jour-là, Mademoiselle Louvet vit arriver un prêtre grand et maigre. Il était tellement maigre, racontait-elle, que ses épaules pointues semblaient vouloir percer sa soutane. Mademoiselle Claire s'approcha de lui et elle commençait à l'entretenir avec déférence, quand elle fut interrompue par Don Rua (car c'était lui) : - "Mais je ne suis pas Don Bosco !... C'est Don Bosco que vous voulez voir ? Attendez, je vais aller le chercher !"

Et peu après, Don Bosco arrivait (1).

### La Bonne Providence

De même que la maternelle Providence nourrit "les petits oiseaux qui ne sèment pas et ne moissonnent pas", ainsi notre Père des Cieux s'occupe-t-il de chacun de nous personnellement. Dieu avait décidé de donner à Mademoiselle Louvet un guide spirituel qui, à la manière de S. François de Sales, la détacherait petit à petit des choses du monde, tout en la laissant dans le monde. Nouvelle Philothée du XIXe siècle, elle recevrait du saint prêtre, soit à l'occasion de leurs rencontres, soit par lettre, les conseils du guide le plus sage; un guide à la fois aimable et ferme. En retour, elle serait la coopératrice et la bienfaitrice de ses oeuvres.

---

(1) Souvenir de Soeur R. Guyot, Fille de M.A.



# DEUXIÈME PARTIE

BIENFAITRICE  
ET FILLE SPIRITUELLE  
DE DON BOSCO



## CHAPITRE 1

### PRÉCIEUSE CORRESPONDANCE

Mademoiselle Louvet fit plusieurs fois le voyage à Turin pour y rencontrer Don Bosco; elle lui écrivit surtout. Nous ne possédons malheureusement aucune de ses lettres; par contre, celles du saint prêtre sont nombreuses, une soixantaine environ.

Elles s'échelonnent du 1er janvier 1882 au 5 septembre 1887, et sont écrites en français; un français ordinairement incorrect, mais d'une spontanéité charmante.

D'autres lettres ont dû se perdre; par ailleurs, Mademoiselle Louvet en détruisit un certain nombre, ainsi qu'elle l'avoua elle-même au R.P. Moitel, natif d'Aire. Sans doute jugea-t-elle inutile de conserver les "accusés de réception" qui auraient eu l'air de souligner ses offenses. Il lui importait surtout de conserver les conseils de Don Bosco pour les relire, les méditer, et y trouver un réconfort pour son âme.

L'écriture de Don Bosco était irrégulière et parfois difficile à déchiffrer; la hâte et une mauvaise vue y étaient pour beaucoup. Dans une de ses premières lettres, il s'en excuse dans un post-scriptum :

"P.S. Comprenez-vous ma mauvaise écriture ? Aimez-vous mieux que je me serve de mon secrétaire qui écrit assez bien ?"

Comme on le pense, Mademoiselle Louvet s'empressa de répondre à Don Bosco qu'elle comprenait parfaitement son écriture, et qu'elle préférait qu'il écrivit sans intermédiaire. Il semble bien qu'elle ait déjà eu l'impression

d'avoir affaire à un saint authentique.

De l'étude attentive de ces lettres, se dégage un véritable enseignement. La manière de faire progresser une âme y apparaît au grand jour. Tantôt, c'est l'affirmation catégorique; tantôt, la forme plaisante, le ton paternel et toujours une grande délicatesse à laquelle toute âme féminine reste sensible.

Il ne dédaigne pas d'user des petits cadeaux qui, dit-on, entretiennent l'amitié, et toujours il revient, tel un leit-motiv, sur la consigne de conserver, quoi qu'il arrive, la paix. Privilège unique que celui d'être dirigée par Don Bosco.

Mademoiselle Louvet, qui avait vu le Saint à Nice, brûlait du désir de le revoir. Elle vint à Turin à la fin de 1881 en compagnie de Mademoiselle Deslyons, également d'Aire, et elles furent hébergées par les Filles de Marie-Auxiliatrice.

Dès son retour à Aire, elle ne manqua pas d'informer le Saint de son heureux retour, accompagnant sa lettre d'une offrande pour ses œuvres. Ce fut un merci aimable qu'elle reçut; plus qu'un merci, plus qu'une promesse de prières, mais une véritable prise en charge du point de vue spirituel, comme il en est d'un directeur, à l'égard d'une âme qu'il entreprend de guider.

## CHAPITRE 2

### LES ÉTAPES D'UNE VOCATION

"Tous ne comprennent pas  
ce langage mais seulement  
ceux à qui c'est donné."

S. Matt. 19,10

#### Vers une vocation particulière

La maternité, a-t-on dit, est le plein épanouissement de la femme. Sans elle, elle risque fort de se muer en égoïste.

Etre mère, c'est donner la vie; mais il y a plusieurs façons de donner la vie; car il y a la vie du corps, et celle, autrement plus importante, de l'âme. Mademoiselle Louvet, avec l'appui de Don Bosco, voudra, elle aussi, répandre le bonheur autour d'elle. Elle puisera dans la fortune qu'elle possède pour distribuer du pain pour les corps, et des ressources qui profiteront aux intelligences et aux âmes.

Mais pour réaliser ce magnifique programme, il est indispensable de puiser à la source de toute vie, et celle-ci est : Dieu.

#### La Communion fréquente

Notre religion catholique est unique en ce sens que Dieu, qui a voulu condescendre à se faire homme et, par un incompréhensible amour, mourir pour sa créature pécheresse, se donne en nourriture à sa faiblesse.

C'est vers la pratique de la communion fréquente que Don Bosco va tout d'abord orienter Mademoiselle Louvet. Il n'aura pas la prétention de remplacer son directeur de conscience auquel il conseillera au contraire qu'el- le reste toujours fidèle :

"Pour vous et votre guide, ayez patience. Dieu réglera vos affaires spirituelles et temporelles pour sa gloire."

Don Bosco semble dire : n'allons pas trop vite ! et laissons faire la Providence qui veille à tout... un jour à la fois.

Le saint conseille donc à sa coopératrice de s'approcher souvent de la sainte table :

"En attendant, tâchez de vous approcher à la sainte table le plus souvent que vous pouvez."

Mais de peur que sa correspondante ne se trouble par des omissions possibles, il ajoute :

"et quand vous, pour quelconque raison, pouvez pas vous approcher, donnez-vous aucune peine."

Oui, bannir la crainte d'abord, cette crainte qui peut faire naître le scrupule et empêche d'avoir une âme d'enfant à l'égard du Père des Cieux.

"Vos peines, ajoute-t-il, vous me les direz, et je tâcherai de vous donner des adresses (= directives) et des conseils." (Lettre n° 1, janvier 1882 - Mém. XVI)

Voilà donc Mademoiselle Louvet tranquillisée en tous points.

Ame de bonne volonté, Mademoiselle Louvet se mit à communier quotidiennement. Six mois plus tard, elle en avait la sainte habitude. Oh! ce ne dut pas être sans efforts, ni difficultés ! Ou même, sans soulever autour

d'elle de réelles critiques; peut-être y eut-il des blâmes; mais, généreuse, elle était parvenue à vaincre la peur du "qu'en dira-t-on".

Très vite, cependant, une crainte vient l'assaillir: ne vaudrait-il pas mieux, pour éviter la routine, espacer ces communions ? La ferveur n'y gagnerait-elle pas ?

Pour bien comprendre cette hésitation, il ne faut pas oublier que nous sommes au siècle dernier où la communion était plutôt considérée comme une récompense. Vingt-cinq ans devaient encore s'écouler avant que Pie X ne vienne rappeler cette doctrine d'Évangile. Et même après l'encyclique de Pie X, bien des personnes âgées auront du mal à rompre avec les habitudes passées. Il n'est donc pas étonnant que Mademoiselle Louvet ait passé par des périodes d'hésitation. Don Bosco la rassure:

"Continuez faire chaque matin la sainte Communion. Vous dites de craindre qui soit pour habitude. Quand l'habitude est bonne et qui nous guide bien, nous devons la suivre et la pratiquer."

Pour l'encourager, Don Bosco lui promet sa prière :

"Vous êtes loin d'ici, mais vous avez chaque jour un memento tout particulier pour vous dans ma messe. Que Dieu vous bénisse, vous conserve en bonne santé, et veuillez aussi prier pour moi qui serai à jamais en J. Ch.

Obligé serviteur

Abbé J. Bosco"

(n° 4 - 15-7-82)

De cette union quotidienne au Christ, devait tout naturellement découler un désir de ne rien lui refuser.

Au mois de mai, nous retrouvons Mademoiselle Louvet à Turin, pour les fêtes de Notre-Dame Auxiliatrice. Elle s'y rendra encore avant la fin de l'année.

Un appel de Dieu ?

Malgré son âge, les Soeurs souhaitaient, sans doute, avoir Mademoiselle Louvet dans leur Congrégation. Don Bosco, se faisant leur interprète, écrit :

"Don Rua, Don Cagliero vous présentent ses respectueux hommages. La même chose font nos soeurs qui se souvient très bien de votre visite, et désire beaucoup de vous revoir, mais pour bien des jours, des semaines, et... pour des années."

Dans l'espoir de voir la bonne coopératrice éclairée sur une vocation qu'elles souhaitent, les Soeurs l'invitent à venir faire une retraite chez elles :

"... mais surtout au temps de la grande chaleur à faire une retraite à Nice de Montferrat où vous êtes bien attendue."

Cette invitation fit probablement réfléchir Mademoiselle Louvet, non à une vocation religieuse possible, mais à une vie intérieure plus profonde, à une vie plus "donnée". A quoi bon faire beaucoup de bien à son prochain au moyen de sa fortune, si dans le même temps, on ne s'efforce pas de s'en faire à soi-même ! Et nous allons voir naître chez Mademoiselle Louvet un désir véritable de perfection, à un point tel qu'elle en sera troublée; ce qui amènera Don Bosco à la rassurer, en lui traçant un régleme nt de vie.

Peines intérieures

Voilà deux ans que dure la correspondance entre Don Bosco et Mademoiselle Louvet. A travers les remerciements qu'il lui adresse, le saint lance ses invitations répétées au détachement. Sa correspondante s'y associe de son mieux. Une fois brisé l'attachement à l'argent, rien, semble-t-il, n'allait pouvoir retarder la montée

vers les cimes. Un obstacle pourtant va se dresser, celui de certaines peines intérieures dont la nature n'apparaît à travers les lettres que de façon imprécise.

Ces peines, qui tournèrent à la véritable épreuve, Don Bosco qui les connaît bien, s'efforce de les adoucir en encourageant sans arrêt sa dévouée coopératrice :

"Mais je désire votre paix et votre tranquillité de coeur. Ecoutez-moi, votre conscience est en bon état; la Sainte Vierge a été établie votre guide, votre ange gardien vous protège jour et nuit. Pour cela vous n'aviez rien à craindre.

que Dieu vous bénisse, chere Mademoiselle Clara, et que la Sainte Vierge Auxiliatrice soit à jamais votre protectrice dans le chemin du Paradis."

(n° 17; 9-9-83)

L'âme qui s'essaie à la vie parfaite n'est en rien assurée contre les déceptions et le découragement. Elle voudrait sans doute brûler les étapes et, de se voir toujours semblable, met son amour-propre à rude épreuve.

Dieu qui est bon se plaît à faciliter le départ par des consolations et des progrès sensibles. Ce n'est qu'un encouragement. Mais les difficultés accourent, les actes de faiblesse se renouvellent, et vite, dans l'âme de Mademoiselle Louvet apparaît le scrupule. Il lui faut alors de toute urgence faire appel à son directeur de conscience exceptionnel, qui ne trouve rien de mieux à employer, comme remède à cette croissance spirituelle, que l'envoi d'un programme de vie.

### Réglement de vie spirituelle

Ce règlement n'est pas celui des coopérateurs salésiens que Don Bosco rédigea en 1876. Il est en réalité celui qu'il rêvait de donner en 1864 aux "Salésiens externes", aux Salésiens du monde, et que Rome n'accepta pas dans les Constitutions de la Pieuse Société Salésien-

ne. Dans ce règlement, rédigé pour Mademoiselle Louvet, Don Bosco insère les mêmes pratiques de piété demandées aux Salésiens. La différence consiste en ce qu'il n'y a pas de durée de temps fixée pour la méditation, pour la lecture spirituelle, et qu'il s'y ajoute la variante chargée de la tranquilliser : "si on peut le faire".

Sagesse et souplesse à la fois, voulues intentionnellement, afin de pacifier une âme portée au scrupule, vivant dans le monde, et désireuse pourtant de vivre une "vie de perfection évangélique".

De plus, le devoir quotidien y était regardé, non comme un obstacle possible, mais comme la première marche de l'escalier conduisant à la sainteté; le devoir d'état étant par excellence l'obéissance à la volonté de Dieu, s'exprimant à travers les détails de la vie.

En acceptant ce règlement, Mademoiselle Louvet devenait, d'une façon non officielle mais au plan spirituel, une Salésienne, une fille de N.D. Auxiliatrice.

Don Bosco est pressé, il ne s'attarde pas en périphrasés.

#### "Mademoiselle Louvet

Peu de choses, mais que ce soit observé avec diligence (= régulièrement).

#### CHAQUE ANNÉE

Une revue de conscience annuelle en réfléchissant sur le progrès ou le regrès (= recul) de l'année passée.

#### CHAQUE MOIS

L'exercice de la bonne Mort, avec la confession mensuelle et la Sainte Communion, comme si elles étaient les dernières de la vie; les prières de la bonne mort.

CHAQUE SEMAINE

La sainte confession; grande attention pour vous rappeler et pratiquer les avis du confesseur.

CHAQUE JOUR

La Sainte Communion, si on peut la faire  
Visite au Saint Sacrement

Méditation

Lecture

Examen de conscience.

POUR TOUJOURS

Considérer chaque jour comme le dernier de notre vie.

Turin 17 Septembre 1883"

Dans ce programme, il n'est pas question de récitation du chapelet; il semble que la raison en soit bien simple : enfant d'Aire-sur-la-Lys, Mademoiselle Claire Louvet était dévote à N.D. Panetière et récitait le chapelet chaque jour depuis des années. Don Bosco juge donc inutile de le lui recommander, pas plus qu'il ne lui rappelle la récitation des prières du matin et du soir.

"Vous avez la Vocation à vous faire sainte"

Il y avait un an que Mademoiselle Louvet suivait le règlement de vie spirituelle que Don Bosco lui avait tracé. Son âme se montrait impatiente d'aller plus avant dans la voie de la perfection. Ce désir, joint aux allusions discrètes que lui avaient faites les Soeurs de Turin, lui firent penser qu'elle avait peut-être la vocation religieuse malgré son âge; or, en aucun cas, elle n'aurait voulu aller contre le bon vouloir de Dieu. Comment connaître cette volonté divine ?... Elle écrivit à Don Bosco pour le consulter.

Le saint prêtre était alors bien fatigué, ses yeux malades demandaient à être ménagés. N'allait-il pas,



pour une fois, passer la plume à son secrétaire ? Non, ce que Don Bosco avait à dire à sa fille, il voulait l'écrire lui-même et lui apporter l'indication précise qui la rassurerait :

"Jusque à ce moment, vous n'avez pas la vocation à vous rendre religieuse, mais vous avez la vocation à faire sainte. En continuant comme vous faites vous êtes dans le chemin du paradis. En attendant soyez tranquille, cultivez les bonnes oeuvres."

Le pauvre prêtre, comme épuisé par l'effort qu'il vient de faire, achève en termes presque illisibles :

"Don Rua continuera la lettre". (2-11-84)

De sa fine écriture régulière, Don Rua donna des nouvelles de la santé de Don Bosco et annonça la consécration prochaine de Don Cagliero.

"Vous n'avez pas la vocation religieuse" a dit le conseiller clairvoyant; mais ce qui est plus important : "vous avez la vocation à vous faire sainte", sainte dans la fidélité au devoir, sainte en suivant votre règlement de vie spirituelle, sainte "en continuant comme vous faites". "Vous êtes sur le chemin du Paradis", affirme le saint. Paroles réconfortantes pour la bonne coopératrice. Elles visent également à réjouir d'autres coopératrices, éprises comme Mademoiselle Louvet d'un idéal religieux, et destinées comme elle à se sanctifier dans le monde.

L'hiver suivant, Don Bosco attendait Mademoiselle Louvet à Turin :

"Votre dernière lettre me parle de votre santé et du projet que vous avez de faire un voyage en Italie afin de la soigner. Vous ne pouvez faire mieux. Quand la chose soit décidée, vous me le écrirez. Nous Soeurs vous attendent avec joie."

Devinant que l'excellente demoiselle aurait sans doute

quelque conseil à lui demander, il ajoute :

"Vous me direz vos intentions et je serai heureux d'être votre humble serviteur dans toutes les choses qui pourront vous aider spirituellement ou temporellement". (n° 35; 27-2-85)

### La Volonté de Dieu

Ce fut peut-être durant ce séjour à Turin que Mademoiselle Louvet voulut renouveler sa demande d'entrée chez les Filles de M.A.; le saint éducateur, l'année précédente, lui avait écrit de façon à laisser planer un certain doute :

"Jusque à ce moment, vous n'avez pas la vocation à vous rendre religieuse". "Jusqu'à ce moment" nous sommes en 1884. Et maintenant ? en 1885 ?...

Un jour donc, Mademoiselle Louvet fit sa demande d'entrée (à Don Bosco), mais lui, tout souriant, lui répondit :

"L'âge, la santé, votre condition sociale forment un obstacle à votre pieux désir" (1).

Elle devait donc se rassurer définitivement; la volonté de Dieu lui était clairement indiquée par son sage conseiller : - l'âge, premier obstacle permis par la Providence; - la santé, second obstacle voulu également par Dieu; - la condition sociale. La condition sociale n'est pas en soi un obstacle à la vocation religieuse; dans le cas présent, il semble qu'elle le soit. Don Bosco ne venait-il pas de refuser le Prince Çsartorisky, de Paris, pour cette même raison s'ajoutant à une autre qui était la santé délicate du jeune homme. Il finira par l'accepter quand même dans la Pieuse Société Salésienne; pour l'instant c'est encore un "non !".

---

(1) Mem. XV, chap. XIX

Au vrai, la "condition sociale" est trop souvent un obstacle au "don total" de soi dans la vie religieuse ou sacerdotale. Combien de vocations perdues parce que, comme le jeune homme de l'Évangile, l'appelé n'a pas le courage de renoncer à ce qu'il possède. D'ordinaire, le milieu des travailleurs, plus simple, plus généreux, plus habitué à l'effort et au sacrifice, est un terrain privilégié.

Pour Mademoiselle Louvet, au contraire, la richesse sera l'auxiliaire précieux qu'elle saura sagement et intelligemment utiliser pour les oeuvres, les pauvres, les missions, les vocations. Elle sera "apôtre de la jeunesse", non par une action directe, mais plutôt d'une façon mystique, en vertu de l'admirable communion des saints, par sa prière, sa vie intérieure profonde, son inlassable travail; elle sera une véritable apôtre salésienne, vivant cachée, prêchant d'exemple autour d'elle. Plus que jamais, la famille salésienne a besoin d'apôtres laïcs dont l'action est d'autant plus efficace qu'elle ne se distingue en rien du train de vie commun des autres hommes. Dans un jardin, toutes les variétés de fleurs trouvent leur place, comme à Béthanie, Marthe et Marie, quoique différentes, trouvaient la leur; ainsi, dans le parterre salésien. Pour toutes les bonnes volontés, il y a "du travail, du pain et... le paradis" comme disait Don Bosco.

Voilà Mademoiselle Louvet définitivement confirmée dans sa vocation de "Salésienne laïque", de coopératrice toute donnée à un idéal. Elle continuera à vivre dans le monde, sans être du monde. Son extérieur sera distingué certes, mais simple. Elle sera discrète, souriante, silencieuse quand il le faudra, toujours agissante, gaie à l'occasion. Très bonne envers ses domestiques, elle recevra avec affabilité et charité. Sa piété sera éclairée, solide et généreuse. On peut dire d'elle que sous la main experte de Don Bosco cette française du XIXe et XXe siècle sera un modèle de Coopératrice.

## CHAPITRE 3

### LES ROUAGES DE LA PERFECTION

Connaître la route à prendre pour arriver au terme d'un long voyage, c'est déjà beaucoup; mais réaliser ce voyage est une tout autre chose; car il ne sera pas sans fatigues, sans imprévus, malgré les agréments que le paysage pourra parfois ménager. Il faudra, pour arriver à destination, toute une série de nombreux efforts.

Il en est ainsi dans le chemin de la sainteté, dès qu'il est question de réaliser la vocation spéciale que Dieu a donnée à chacun. "Dieu qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous", disait St Augustin. Les efforts seront de tous les jours et de toutes les formes. Certains seront plus difficiles et varieront selon le tempérament et les habitudes contractées.

#### 1<sup>o</sup> La simplicité, fille de l'humilité

Comme cela arrive parfois, après avoir été autoritaire et portée à la colère dans son enfance, Claire Louvet était devenue craintive et timide.

Lors de son troisième voyage à Turin en 1882, elle avait accepté d'aider Don Bosco dans la souscription qu'il lançait pour achever l'église du Sacré-Coeur à Rome. Mademoiselle Louvet se fit donc "quêteuse" dès son retour à Aire. Ce lui fut certainement pénible de tendre la main; d'autant que cette souscription nous paraît avoir été accueillie sans enthousiasme. La lettre de remerciements de Don Bosco nous apprend en effet qu'il n'y eut que six souscripteurs et cent-cinq francs. La somme, heu-

reusement, fut arrondie à cinq cents francs par Mademoiselle Clara, "ce qui règle tout", conclut Don Bosco (n°10 18-12-82). Sans doute, la quête n'a pas été fructueuse, mais un effort généreux a été fait et, on le sait, un effort suscite un autre effort à la manière d'une vague attirant une autre vague.

Deux ans plus tard, Mademoiselle Louvet se fait encore quêteuse. Cette fois, il s'agit de placer des billets de loterie. Le résultat dut être plus encourageant, car Don Bosco semble être connu maintenant. N'était-ce pas grâce à sa prière qu'une petite infirme d'Aire avait été subitement guérie ? Sans doute, les deux servantes de Mademoiselle Louvet avaient-elles aidé celle-ci à placer des billets, l'abbé Angrand aussi; mais c'était tout de même elle, la "timide", qui avait tendu la main et avait reçu les offrandes. Or, chacun le sait, il est plus agréable de donner que de demander, surtout quand on possède une certaine fortune. Petits gestes peu glorieux en soi, sans doute, mais qui font avancer l'âme dans la voie de la simplicité, c'est-à-dire de l'humilité.

## 2° Le détachement

La pratique du détachement et les efforts qu'elle nécessite étant comme le "nivellement" du terrain sur lequel peut s'élever une vie de perfection, Don Bosco s'employa à la cultiver dès le début chez Mademoiselle Louvet. Il se garda bien cependant de lui parler brutalement de cette austère vertu; il eut même une manière à lui, très originale, de la mettre dans "le bain", une manière où la plaisanterie n'abdiquait pas ses droits.

### "Allez voir le Comte Colle" (1)

Dans une de ses premières visites à Don Bosco, Mademoiselle Louvet le consulta au sujet d'un placement qu'elle désirait faire. Le saint se garda bien de lui répondre

(1) Souvenir de Soeur Guyot

ouvertement, il usa d'un moyen indirect :

"Je regrette vraiment de ne pouvoir vous conseiller à ce sujet, dit-il, mais je connais quelqu'un de très compétent en ces sortes d'opérations, c'est le comte Colle."

Le comte qui avait perdu son fils unique Louis quelques mois auparavant, malgré son immense douleur, n'avait pas cru devoir bouder la Providence; il avait mis à la disposition de Don Bosco la grande fortune destinée à son fils. Mademoiselle Louvet interrogea donc le comte Colle qui la mit au courant de l'opération "bancaire" qu'il avait faite. Elle comprit tout de suite ce que cela voulait dire. Plus tard, en racontant cette aventure, elle ne pouvait s'empêcher de remarquer en souriant : - Ah! Don Bosco était malin !

#### Pour la fête de saint Jean

Quelques mois plus tard, Mademoiselle Louvet était à Turin pour la fête de N.D. Auxiliatrice, le 24 mai. Don Bosco, nous le savons, avait l'habitude d'inviter pour ce jour-là des bienfaiteurs de marque. Or cette année la France était brillamment représentée : il y avait le comte et la comtesse Colle, la fille de la marquise de Goluderie guérie subitement à Cannes, Madame de Corson de Paris, Mademoiselle Claire Louvet et un pèlerinage de plusieurs personnes venues de France. Ce fut l'abbé Mendre de Marseille qui célébra la messe de communion générale.

En quittant Don Bosco, Mademoiselle Louvet lui avait promis pour sa fête, (saint Jean Baptiste), une somme importante qu'elle projetait de lui envoyer en plusieurs fois. Après le premier envoi Don Bosco écrivait :

"Vous me promettez de compléter la somme que votre piété a bien voulu me promettre. Mercie charitable demoiselle, je l'accepte avec la plus grande gratitude devant Dieu; mais je vous recommande que

vous fassiez tout à votre aise et dans le temps et la mesure que vous pourrez." (N° 2; 5-1882)

Mademoiselle Louvet voulut cependant tenir sa promesse, et une semaine plus tard la somme promise était arrivée à Turin. En accusant réception, le serviteur de Dieu faisait ce commentaire plein de saveur :

"... Dix mille francs comme bouquet de fête de St Jean !... Oh! Mademoiselle, si tout le monde qui vient en ce jour-là faisait des bouquets de cette façon, je serai un autre Rodeskuil (= Rotchschild) mais pour moi, il y a seulement une Mlle Clara et j'en suis content." (N° 3; 17-6-82)

"A l'intérêt du centuple"

Dans cette même lettre, Don Bosco répond à la crainte que lui avait exprimée Mademoiselle Louvet, de ne pas conserver une partie de ses revenus pour les années mauvaises. Sa fortune consistait surtout en terres ou fermes qu'elle louait. Certaines années, les récoltes étaient mauvaises, les fermiers ne payaient pas, ou payaient mal leurs fermages. Voulant lui montrer l'avenir sous un autre jour, Don Bosco lui écrit sur un ton mi-plaisant :

"Dans votre lettre, vous me dites que vous coûte beaucoup à ne pas conserver aucune réserve pour les années mauvaises. Ce n'est pas comme cela. Je veux que vous conserviez toutes vos rentes et que vous les mettiez à l'intérêt du centuple sur terre; et en suite, la vraie récompense à conserver pour toujours au Paradis. Comprenez ? Je l'espère. Mon but a toujours été de faire tout mon possible de détacher les coeurs de mes amis, des choses misérables de ce monde, et de les élever à Dieu, au bonheur éternel.

Vous voyez, Mademoiselle, que je cherche de vous rendre riche, ou mieux de faire fructifier les ri-

chesses de la terre qui se conservent très peu et les changer en des trésors éternes pour toujours."

(n° 3; 17-6-82)

"Une très jolie histoire"

Certaines offrandes de Mademoiselle Clara arrivèrent d'une façon tellement inattendue qu'il fallait y reconnaître une intervention de la Providence. A preuve le fait suivant, raconté par Don Bosco :

"Écoutez une très jolie histoire.

J'avais à payer une somme considérable pour notre séminaire des jeunes hommes qui étudient pour la prêtrise; mais ne sachant où la prendre je disais avec moi-même : si je ne serais pas indiscret, je voudrais recourir à Mlle Louvet; mais elle nous a donné, elle nous donnera, et pour cela : discrétion.

En attendant, vient le jour 14 Juillet; j'avais recueilli quelques choses, mais il me manquait encore deux mille francs à compléter la somme. Et voilà la divine Providence : vient le courrier, il porte une lettre chargée, valeur deux mille francs.

Mais comment ? ... C'est le Bon Dieu qui a suggéré à Mad<sup>e</sup>lle Louvet d'avancer (= avancer) son offrande, d'envoyer son argent qui arrive au moment de payer."

Alors du coeur de l'homme de Dieu jaillit ce cri : "Dieu soit béni", et à l'adresse de sa bienfaitrice : "Et vous mille fois remerciée" (n° 4; 15-7-82).

Vers... Paris et Lille

Une église dédiée au Sacré-Coeur était en construction à Rome; mais l'argent manquait pour continuer les travaux. C'est alors que Léon XIII demanda à Don Bosco

de prendre la chose en main. Le pauvre prêtre fit ce qu'il put, mais très rapidement il dut tourner ses regards vers la France où il partira en 1883 pour tendre la main.

### Esprit de pauvreté

Au début de l'année 1883, Don Bosco écrit à sa bienfaitrice :

"Le mois d'avril, je serai à Paris avec l'aide de Dieu. À faire une course à Aire, c'est à vous de me le dire. La seule personne avec laquelle j'ai des connaissances, c'est vous, Mademoiselle. Mais si dans le mois d'avril vous serez ailleurs, je crois mon voyage prolongé pour un autre temps."

Prévoyant que Mademoiselle Louvet, absente peut-être d'Aire, serait désireuse d'y rentrer pour l'y attendre et le recevoir, Don Bosco l'engage à ne pas faire de dépenses inutiles de voyages et de réceptions :

"Vous me direz : mais j'ai de l'argent à vous donner si vous viendrez à Aire. Cette affaire sera réglée à son temps. Nous devons chercher ce que nous cause moins de dépenses et que vous viendra mieux pour votre santé."

C'est l'invitation au détachement. Sur le ton plaisant il continue :

"Preparez seulement l'argent, et puis la poste viendra sans doute à notre aide. Je vous dis cela pour rire." (n° 11; 18 janv. 1883)

Il est possible que dans son grand désir un peu trop humain de recevoir le saint prêtre chez elle, Mademoiselle Louvet ait insisté pour que le voyage à Aire ait lieu. Don Bosco lui laisse entendre qu'il doit y renoncer :

"Le temps est court, mais si vous desirez absolument que j'aille jusque Aire, je tiendrai ma parole, mais vous le permettrez quand le temps soit pas aussi pris." (n° 13; 2-3-83)

Maintenant, c'est à un autre détachement que Don Bosco convie la bonne demoiselle : celui de la volonté propre : "Si vous désirez absolument" indique une insistance un peu trop naturelle de la part de l'ardente coopératrice. Sans doute, Mademoiselle Louvet accepta-t-elle surnaturellement le sacrifice demandé. Nous verrons plus loin qu'elle en fut largement dédommée.

#### Faire part à deux

On connaît l'accueil enthousiaste que reçut Don Bosco à Paris et à Lille; accueil qui fut l'occasion d'offrandes considérables, y compris des bijoux précieux; tout ceci au bénéfice des orphelins et de l'église du Sacré-Coeur à Rome.

Don Bosco n'alla pas à Aire; ce fut Mademoiselle Louvet qui vint le voir à Lille, probablement le 6 mai, date à laquelle le saint prêtre donna une conférence aux Coopérateurs du Nord et du Pas-de-Calais. Nous savons que Don Bosco descendit chez le comte de Montigny. Invitée par celui-ci, Mademoiselle Louvet prit part au repas qui fut donné en l'honneur de Don Bosco. Le menu était des plus choisis. Il y avait, entre autres choses, de magnifiques pêches que le comte avait dû se procurer à prix d'or. Bien des années après, Mademoiselle Louvet se rappelait avec plaisir l'attitude de Don Bosco, au moment où il prit l'un de ces fruits. Il le tournait et le retournait en disant : - Ah! le beau fruit !... Quel fruit magnifique !... puis, tourné vers le comte : - Mon cher comte, vous avez fait des folies pour recevoir le pauvre Don Bosco ! Si mes enfants me voyaient, ils seraient scandalisés, eux qui n'ont que du pain ! - Ne vous tourmentez pas, répliquait le comte, mangez en paix, Don Bosco; vos enfants auront leur part.

On sait le reste; une belle offrande équivalente au prix du repas fut remise à Don Bosco pour ses enfants. On se demande ce qu'il faut le plus admirer : ou la sim-

plicité de l'homme de Dieu qui acceptait de participer à des "folies" dans l'espoir qu'elles provoqueront une grande charité; ou la générosité du comte qui acceptait de faire "part à deux". Voilà un Coopérateur qui avait saisi les leçons si souvent répétées de Don Bosco sur le don de son superflu.

#### Guérison miraculeuse (M. XVI)

Mademoiselle Louvet dut revenir à Lille quelques jours plus tard, le 12 mai probablement. Ce jour-là, elle apportait à Don Bosco une lettre de l'abbé Angrand d'Aire, qui connaissait le saint personnellement. Il y recommandait aux prières du saint prêtre une pauvre petite orpheline scrofuleuse, dont une jambe était si infirme qu'il lui était impossible de se tenir debout. Cela l'empêchait de faire sa première communion. Mademoiselle Louvet remit donc cette lettre à Don Bosco qui, très pressé, la mit dans sa poche pour la lire quand il le pourrait. C'était un samedi soir.

Or, dans les premières heures de la nuit du lundi au mardi, la petite malade fut terrassée par des douleurs atroces; à la longue, elle finit par s'endormir avec calme. Le lendemain matin, en s'éveillant, elle cria à l'une de ses tantes : - Ma tante, je suis guérie !... En effet, les ulcères avaient disparu et les jambes avaient retrouvé leur souplesse. Mieux que cela, la fillette était en mesure d'aller elle-même chez l'abbé Angrand, pour lui annoncer l'heureuse nouvelle.

Il est facile d'imaginer quelle fut la joie de Mademoiselle Louvet en apprenant cette subite guérison; elle avait accepté le sacrifice de ne pas recevoir Don Bosco dans sa demeure, et Don Bosco semblait l'en récompenser en obtenant un miracle grâce à ses prières.

#### Désintéressement méritoire

Lors de son passage à Lille, Don Bosco avait accepté

de reprendre l'orphelinat St-Gabriel tenu jusqu'alors par les Soeurs de S. Vincent de Paul. Il écrit un jour à sa bienfaitrice :

"P.S. En ce moment, Don Albera et Don de Barruel sont à Lille pour fixer le jour de l'ouverture de l'orphelinat St-Gabriel. Nous irons aux premiers jours de janvier."

Mademoiselle Louvet était bien décidée à se faire la pourvoyeuse de cet orphelinat. Dans la lettre qu'elle écrit à Don Bosco à ce sujet, elle lui faisait part du désir qu'elle avait de fonder plusieurs bourses pour cette maison; projet que le saint lui déconseille :

"Dans ce moment, donnez vous pas de la peine de fonder des bourses dans cet orphelinat. Chaque chose à son temps - Maintenant, nous avons beaucoup de dettes à payer, particulièrement pour la construction de notre église et de notre orphelinat de Rome; et pour les énormes frais que nous devons soutenir pour nos missions et nos missionnaires de la Patagonie parmi les sauvages." (n° 20; 21-12-83)

Encore une invitation au détachement. C'est le désintéressement dans l'emploi du don que désire faire sa bienfaitrice pour l'oeuvre naissante de Lille, ce qui est fort légitime. Et voici que Don Bosco lui parle de Rome et de la Patagonie ! Avec Mademoiselle Clara, dont il connaît la vertu, il sait bien qu'il peut en agir ainsi. Elle ne se froissera pas que Don Bosco s'efforce de parer au plus urgent.

#### A la banque de Don Bosco

En 1884 Don Bosco souhaitait que Mademoiselle Louvet fasse un pèlerinage à Rome au moment même où il devait s'y rendre; mais la bonne demoiselle hésite; elle appréhende de quitter la France, sa demeure, ses biens, et se demande s'il est prudent de partir à l'étranger dans un

moment aussi troublé. Don Bosco la rassure et insiste pour qu'elle se décide :

"Pour les choses qu'on publie sur la France, restez tranquille, vous pouvez faire votre voyage à Rome où vous trouverez Don Bosco qui vous attendra."

Il la rassure également au sujet de ses valeurs, et sur le ton plaisant qu'il affectionne en cette matière, il poursuit :

"Pendant le temps de votre absence à Rome, vous pouvez remettre ces valeurs à la personne que vous chargée de les garder ordinairement. Toutefois, si vous voulez être encore plus sûre, vous pouvez les mettre à la Banque de Don Bosco, qui les gardera, ou mieux qui dépensera promptement, mais tellement que les volcurs ne pourront jamais les toucher. Vous bien va-t-il ? Voilà la manière d'assurer l'argent."

Don Bosco, cependant, craignant une trop forte surprise, se hâte d'ajouter :

"Vous comprenez, Mademoiselle, que je parle pour rire !..." (n° 22; 26-84)

#### Une corde qui vibre toujours

Lors du choléra de 1884 qui fit tant de victimes, Don Bosco, qui avait accueilli de nombreux orphelins, se trouvait dans un grand embarras. Il alerte sa dévouée coopératrice, sachant bien par avance qu'elle ne resterait pas insensible. Il expose sans insister :

"Maintenant, je veux pas vous solliciter de nous venir en aide avec votre charité; car quand vous êtes en position, vous nous aidez toujours mais dans ce moment, je me trouve bien en peine pour l'argent. Le choléra nous oblige remplir nos maisons, d'orphelins, et nous ne savons pas comment faire.

Vous priez."

Voilà tout ce que le saint prêtre ose demander. Cependant, comme se faisant violence à lui-même, il continue:

"Vous ferez tout ce que vous pourrez et pas plus".

On dirait qu'il a peur d'avoir été indiscret.

"Si les revenus diminuent..."

Tout en abandonnant généreusement son superflu aux oeuvres, Mademoiselle Louvet s'inquiétait. On se trouvait en pleine crise agricole et une diminution sensible des revenus s'ensuivait. Le saint la rassure de la façon plaisante que voici :

"Que la crise agricole ne vous donne pas de peine; si les revenus diminuent, vous diminuerez les oeuvres de charité; ou mieux, vous les augmenterez, vous consumerez les capitaux, vous vous ferez pauvre comme Job, et alors vous serez sainte, comme Sainte Thérèse."

Don Bosco semble alors se reprendre, mais c'est pour faire jaillir la confiance :

"Mais non, jamais !... Dieu vous donnera le centuple sur la terre; donc, donnez et on vous donnera." (n° 32; 20-12-84)

Un désir non réalisé

Il la rassura encore un an plus tard à l'occasion d'une opération financière qui n'avait pas réussi à son gré :

"Je regrette bien que vous ne pouvez pas ni louer ni vendre les terres dont vous parlez. Le dommage c'est pour moi, car moins d'argent pour vous, moins de charité pour nos orphelins; mais la Sainte Vierge réglera toutes ces choses : une meilleure santé, pas de sécheresse dans les campagnes, un peu plus d'abondance dans les fruits, mettrons tout à sa place."

(n° 38; 15-10-85)

Trois ans auparavant, Mademoiselle Louvet avouait qu'il lui en coûtait de ne pas garder une partie de ses revenus pour l'avenir; maintenant elle ne fait plus de réserve sur le superflu. Le souhait de Don Bosco semble être réalisé depuis qu'il lui écrivait :

"Mon but a toujours été de faire tout mon possible de détacher les coeurs de mes amis des choses misérables de ce monde et de les élever à Dieu et au bonheur éternel." (n° 3; 17-6-82)

### 3° La prière

Don Bosco, qui comptait tant sur l'aide financière de ses Coopérateurs, ne désirait pas moins l'aide de leurs prières. Il avait une confiance toute particulière en celles de Mademoiselle Louvet. Presque toutes ses lettres se terminent comme suit :

"Veuillez aussi prier pour moi qui serai à jamais  
Obligé serviteur  
Juillet 1882                      Abbé J. Bosco"

ou :

"... Je ferai tous les matinées un souvenir pour vous dans la sainte Messe, et j'espère que vous prierez aussi pour moi.

Humble serviteur  
Abbé J. Bosco"

ou encore :

"Veuillez aussi prier pour ce pauvre prêtre qui vous attend ici dans le prochain printemps, et plus encore dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il."

Don Bosco est heureux de recevoir les offrandes de Mademoiselle Clara, mais il les sollicite rarement. Ce qu'il lui demande, c'est l'aumône de sa prière. Certaines fois, il met une réelle insistance dans sa demande. Il est à Pignerol, malade :

"Je suis à Pignerol pour soigner ma paresse; l'évêque est pour moi un digne père."

Don Bosco est malade, mais il a aussi de gros ennuis. Huit jours plus tard, il commence ainsi sa lettre :

"Vous prières en ce moment me sont absolument nécessaires. Continuez."

C'est la supplication humble et confiante. On dirait la prière du mendiant qui connaît la richesse et la bonté de sa bienfaitrice. Comme cette demande dut émouvoir le coeur de la pieuse demoiselle, et faire jaillir la prière fervente et persévérante que son père attendait.

Don Bosco tient sa fille en si haute estime qu'à M. l'abbé Angrand venu à Turin, il fait cette confidence :

"Melle Clara est une personne bien charitable et de très haute vertu."

et une autre fois à Don Bellamy alors directeur de Paris il déclarera :

"Cette bonne demoiselle, nous aide beaucoup de sa bourse mais plus encore de ses prières."

#### 4° La patience

##### Bonté envers le prochain

Une vie spirituelle bien réglée, des prières bien faites, ou des pénitences corporelles ne suffiraient pas pour faire un chrétien parfait; il lui faut en même temps un amour vrai du prochain : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même"; en commençant bien sûr par notre prochain le plus proche : parents, serviteurs, tous ceux que nous approchons ou côtoyons.

Sur ce terrain, Don Bosco insiste sur la pratique de la patience :

"Avec les fermiers, soyez généreuse et patiente".

(n° 32; déc. 1884)

Il sait très bien que cette vertu n'est pas naturelle à Mademoiselle Louvet :

"Et vos femmes de maison font bien leur service ?

... La patience est toujours en bonne condition chez vous et dans la famille ?" (n° 32; 12-1884)

interroge-t-il une autre fois.

Quelques mois plus tard nous apprenons que Mademoiselle Louvet prie et fait prier pour ses domestiques; elle les considère de la maison; ils sont de "la famille" :

"Moi tous les Salésiens, feront des prières spéciales pour votre santé, et sainteté, et aussi pour les domestiques de votre famille."

Combien ignorent cette vertu de fraternité chrétienne ! Combien se croient quittes quand ils ont donné à leurs subalternes un salaire suffisant ou même large ! Combien peu pensent à prier pour leurs domestiques !... pendant leur vie, et après leur mort !...

#### La patience, abandon à la volonté de Dieu

Confiance et abandon à la volonté de Dieu vont de pair. A l'exemple de S. François de Sales, Don Bosco veut qu'on ne mette pas trop d'agitation, ni trop d'empressement dans ses désirs, et qu'on sache pratiquer l'abandon à la Providence. Un jour, pour la remercier, il lui envoie une petite croix de dix centimètres environ avec Christ d'ivoire. La bonne Coopératrice en est fort touchée, cependant sa joie n'exclut pas une certaine inquiétude. Que peut signifier la croix ainsi envoyée ?

"La petite croix que je vous ai envoyée, signifie que Dieu, parmi les épines, vous prépare bien des fleurs. Mais de cela, donnez-vous pas de la peine. A son temps, je vous dirai tout." (n° 5; 10-8-82)

Cette dernière phrase montre comment Don Bosco cherchait à faire acquérir à sa fille une pleine maîtrise

d'elle-même : la patience intérieure, le calme, l'abandon à la divine Providence. Mademoiselle Louvet avait déjà maté en partie cette nature vive et impulsive qui avait caractérisé sa jeunesse, cependant le naturel affleurait en toutes occasions. Le 19 mars 1886, Don Bosco écrit :

"Je reçois votre bonne et chère lettre. Les choses dont vous me parlez sont rien", mais il ajoute aussitôt : "en comparaison de l'éternité".

Avoir des ennuis, les raconter à qui l'on a confiance, espérer un mot de consolation ou un conseil, ét s'entendre dire : ce n'est rien ! pourrait contrarier une âme vulgaire; mais Mademoiselle Louvet a entrepris de marcher sur la route de la perfection, son guide le sait et il veut l'aider : "Tout cela n'est rien, en comparaison de l'éternité". C'est vers ce but, "l'éternité", que les regards doivent être tournés, le reste... C'est de l'accessoire. "Ce n'est rien"; imagine-t-on quelle manière de douche froide cela représente ? Mademoiselle Louvet dut ressentir une petite déception; mais elle y trouva matière à réflexion, et la grâce aidant, elle dut résolument lever les yeux vers l'éternité. C'est ce que voulait Don Bosco.

Confiance, cependant, car tout s'arrangera :

"Si nous pourrons nous voir, nous pourrons régler toutes les affaires, autrement nous nous entendrons par lettre."

Et il termine en lui parlant de sa santé à ménager et d'un séjour à envisager dans le midi.

Notons en passant cette manière de procéder, chez notre aimable saint. Il veut blâmer et il le fait; il commence même par là; mais aussitôt, il tempère la remontrance pour terminer par un réel encouragement. Voilà la bonne tactique : reprendre, oui; blesser, jamais; encourager, toujours.

### La patience, acceptation des événements

C'est surtout dans l'acceptation des événements indépendants de notre volonté, événements parfois déroutants et contrariants, que se traduit la vertu de patience.

Nous sommes en 1885, en pleine fièvre électorale. La poussée anticléricale donne à plein, à la veille des élections qui doivent avoir lieu en octobre. L'Europe a les yeux fixés sur la France. Le Pape a prescrit à tous ses enfants la récitation du Rosaire. En France, les catholiques au cours de la neuvaine préparatoire prient avec ferveur; certains même s'astreignent au jeûne.

Contre toute prévision : vote favorable le 4 octobre. En sera-t-il de même le 18 du même mois ? Don Bosco invite à faire confiance :

"Le Bon Dieu nous a écouté le dimanche passé, il nous écouterait également dans les élections du 18 de ce mois. Continuons nos prières, la Ste Vierge est puissante." (n° 38; 15-10-85)

L'année 1886 n'amenant pas d'amélioration, le saint écrit :

"Les journaux publient des désordres dans la France, mais soyez tranquille, rien vous dérangera, mais je vous recommande d'avoir sur la personne une médaille de N.D. Auxiliatrice."

Un mois plus tard, on vote l'exemption du service militaire pour les instituteurs laïcs, mais on l'impose aux instituteurs des écoles libres nouvellement créées et on l'enlève aux congréganistes. Le Sénat vote l'expulsion des Princes. Le Comte de Paris part en Angleterre. Le Prince Napoléon en Italie et le Prince Victor en Belgique. Mademoiselle Louvet complètement troublée envisage de quitter la France :

"Restez tranquille en France, lui écrit Don Bosco, rien vous dérangera, et si quelq dérangement, n'ira

pas jusqu'à vous." (n° 42; 27-7-86)

Le 30 octobre 1886, le Sénat votait l'interdiction aux Congrégations religieuses d'enseigner dans les écoles communales. C'était le départ obligatoire de 3.400 frères et de 14.957 soeurs. Don Bosco écrit le 9 décembre à Mademoiselle Louvet :

"Charitable M<sup>elle</sup> Clara,

L'avenir dans le monde est sombre, mais Dieu est lumière, et la Sainte Vierge est toujours 'Stella matutina'. Confiance en Dieu et en Marie; craignez rien. Je puis tout par celui qui me fortifie : Jésus-Christ.

Patience. La patience nous est absolument nécessaire pour vendre le monde et nous assurer la victoire, et entrer au Paradis..." (n° 46; 9-12-86)

## 5° La prudence

### au sujet de l'argent

Mademoiselle Louvet était généreuse pour les oeuvres. Sans héritiers proches, elle donnait de bon coeur, quelquefois peut-être sans trop compter. Sur ce chapitre, elle reçoit de judicieux conseils de prudence.

Comme elle désire faire son testament, elle consulte Don Bosco qui approuve qu'elle pense à la famille de son père, bien que vraisemblablement la plus grosse partie de sa fortune vienne de sa mère :

"Relativement à la somme d'argent pour la famille de votre père, dans la crise actuelle, c'est difficile de fixer. Je vous dirais de laisser par testament la somme de 30.000 fr. Vous ferez seulement une note testamentaire. Mais j'espère que Dieu permettra de nous parler personnellement, de nous entendre et de destiner mieux les choses." (n° 32; 20-12-84)

Don Bosco se comporte en "sage". Il veut détacher sa Philothée des biens de la terre, mais comme S. François

de Sales, il se montre un guide humain; c'est le juste équilibre salésien. S'il se permettait des audaces et des imprudences quand il s'agissait de lui-même et de la conduite de son oeuvre, pour les autres, c'était tout différent. Il faisait alors preuve d'une prudence qui semblait contredire sa façon de faire personnelle. En voici un exemple.

Placé en présence d'un engagement que désire prendre Mademoiselle Louvet en vue d'aider une oeuvre, il la tempère de la façon suivante:

"Dans les choses dont vous me parlez, voilà mon avis : Vous ferez toujours (Don Bosco souligne les trois mots) les bonnes oeuvres que vous pouvez faire à présent, sans vous engager pour le temps à venir (il souligne encore) car me semble que les temps que nous traversons donne ce sage conseil : faire ce qu'on peut mais sans prendre des engagements pour ensuite." (n° 47; 26-12-86)

C'était sage.

#### Au sujet de la santé

S'il s'agit de la santé, il faut également savoir prendre un juste milieu :

"Je vous recommande une chose seule : soignez votre santé. Des autres affaires, nous en traiterons à temps calme."

Arrive le Carême. Mademoiselle Louvet aurait voulu observer le jeûne et l'abstinence comme les années précédentes, Don Bosco l'en dissuade. Il faut remarquer qu'à cette époque, le jeûne s'étendait à toute la durée du Carême, sauf aux dimanches bien entendu; il comportait un bon repas principal, une collation, et le matin une tasse de café noir, de thé, ou de chocolat à l'eau, avec environ 50 gr de pain. Quant à l'abstinence, elle était alors de deux jours par semaine, le mercredi et le

vendredi. Don Bosco consulté répond :

"Pendant tout le Carême, vous ne devez penser ni au maigre ni au jeûne; vous en êtes rigoureusement défendue."

C'est lui, Don Bosco, qui compensera :

"Laissez que les pêcheurs comme Don Bosco fasse de la pénitence autant qu'il en faut."

(n° 34; 21-2-85)

La santé est un don précieux que nous n'apprécions d'habitude qu'au moment où elle fait défaut. Alors seulement nous pensons à nous tourner vers le ciel, soit pour implorer la guérison, soit pour mieux accepter la croix.

Don Bosco souhaite la santé à Mademoiselle Louvet; mais il ajoute un second vœu, celui de la sainteté :

"Samedi, Assomption de la Ste Vierge, je prierai et ferai prier cette bonne mère; qu'elle nous obtienne généreusement une bonne et durable santé, sainteté; et qu'elle nous tienne assurée une place chez elle au Paradis." (n° 36; 12-8-85)

La maladie ne doit pas alourdir notre progression vers le ciel. Entre les mains de la Providence, elle n'est qu'une sorte de carte d'entrée pour le royaume de la sainteté; ou comme un bruit d'avion qui fait lever les yeux vers le ciel. Et Don Bosco souhaite toujours le ciel à ses amis :

"J'aurai la consolation de dire la Sainte Messe exclusivement pour vous; pour vous, pour votre sainte sainteté, votre persévérance dans le chemin du Paradis." (n° 37; 7-10-85)

#### Pas de scrupules

Il est assez vraisemblable que Mademoiselle Louvet se sera reproché son voyage annuel sur la Côte d'Azur. Était-il bien nécessaire ? N'était-il pas plutôt un divertissement, et ne serait-il pas préférable de donner

aux pauvres le prix de sa villégiature ? Elle en référa à Don Bosco. Celui-ci, comme à l'ordinaire, conseilla d'agir avec mesure :

"En attendant, commencez réfléchir à deux choses :

1<sup>o</sup> Pour vous serait bon le climat du Midi.

2<sup>o</sup> De vous débarrasser de toutes choses qui puissent vous donner des soins et des afflictions. De ces deux choses, il faut que nous en traitions en détail personnellement."

A la fin de sa lettre Don Bon répète :

"P.S. Je crois que pour vous serait bon un séjour à Alassio pendant l'hiver; à Nice de Montferrat pendant l'été avec deux chambres préparées pour vous à côté de la maison des soeurs."

(n<sup>o</sup> 41; 19-3-86)

La vie dans le monde n'est pas un obstacle insurmontable pour la pratique de la pauvreté :

"Nous devons chercher ce qui nous cause moins de dépenses" écrivait, il y a trois ans, Don Bosco à sa Philothée. Sans doute, mais lorsqu'une nécessité telle que la santé entre en jeu, l'esprit de pauvreté ne s'oppose pas aux dépenses que cela entraîne. Connaissant la générosité de Mademoiselle Louvet qui distribue largement son superflu, le saint n'a aucune hésitation à trancher le problème pourtant délicat qui lui a été posé.

## 6<sup>o</sup> Pourquoi craindre la mort ?

Les événements politiques effrayaient Mademoiselle Louvet; la guerre aussi. Par ailleurs, la mort lui inspirait une véritable terreur. Don Bosco qui le savait, à elle comme à toute bonne Coopératrice, avait donné un règlement de vie comportant chaque mois un exercice sur la mort, ou l'art de bien mourir :

"Chaque mois, l'exercice de la Bonne Mort, avec

la confession mensuelle et la sainte Communion comme si elles étaient les dernières de la vie; les prières de la Bonne Mort."

Pratique salutaire, traditionnelle dans les établissements salésiens, et qui s'accompagne de pratiques visant à éloigner de la jeunesse toutes pensées de tristesse.

Cet exercice réussit parfaitement à la pieuse Coopératrice, si bien qu'à ses derniers moments elle obtint la grâce d'envisager paisiblement la mort qu'elle avait tant appréhendée.

Sachant qu'elle a peur, Don Bosco associe à la pensée de la mort celle des joies de la cité céleste qui nous est réservée :

"Que la Sainte Vierge vous protège toujours et soit votre soutien au point de la mort, joie au Paradis. Vous bien va-t-il ?" interroge le Père, ajoutant : "Mais chaque chose en son temps."

A une période plus critique, elle craignit d'avoir insuffisamment bien réglé ses affaires temporelles. Si la mort allait venir ! Don Bosco la rassure :

"Je regrette que votre santé soit tracassée dans ces jours. Faites vous courage. C'est ne est pas votre heure. Craignez rien." (n° 31; août 1885)

Dans une autre circonstance, même assurance lui est donnée :

"Melle Louvet, votre place au Paradis est préparée, et crois assurée; mais vola, devez encore attendre quelque temps." (n° 53; 4-7-87)

Prédiction qui se réalisera comme l'on sait, puisque, malgré sa santé déficiente, la pieuse Coopératrice devait survivre vingt-cinq ans à son père spirituel.

## CHAPITRE 4

### LES DERNIÈRES LETTRES

#### Une tristesse profonde

L'inauguration du sanctuaire du Sacré-Coeur à Rome avait été fixée au 14 mai, et le saint eût souhaité que Mademoiselle Louvet assistât à cette cérémonie. Cela lui fut impossible; c'est pourquoi il l'invite à venir le voir à Turin :

"Je suis à Rome, pour la consécration et l'inauguration de l'église et de l'orphelinat du Sacré-Coeur; mais le 16 de ce mois, si plait à Dieu je partirai pour Turin.

Le 18, j'espère de vous voir à l'oratoire de St François de Sales a fin de traiter des affaires qui touchent la gloire du Bon Dieu et l'honneur de la Ste Vierge Auxiliatrice." (n° 51; 3-5-87)

Ce fut pour la fête de N.D. Auxiliatrice que la fervente Coopératrice se rendit à Turin. Elle se réjouissait à la pensée d'entendre Don Bosco raconter les fêtes de Rome et à la pensée de recevoir ses paternels conseils. Quelle ne fut pas sa peine de trouver Don Bosco très fatigué, à bout de forces. Le pressentiment de ne plus le revoir la remplit d'affliction.

Le serviteur de Dieu, à son départ, devina ce déchirement intérieur et il ne tarda pas à lui écrire une longue lettre. (Mem. XV, chap. XIX)

"Collegio Convitto-Valsalice"

"J'espère que votre voyage pour Aire aura été bon et que vous serez en bonne santé comme je le

demande tous les matins pour vous dans la Sainte Messe.

Vous avez passé quelques jours avec nous, mais à votre départ vous me sembliez bien affligée, jusqu'aux larmes. Cela m'a fait de la peine. Peut-être que vous n'étiez pas à jour de mes paroles (= que vous n'avez pas bien compris mes paroles) car je vous ai donné toujours l'assurance que nos relations sur la terre n'étaient pas durables; mais dans la vie éternelle, nous passerons nos jours dans la vraie joie, à jamais; et nous ne manquerons jamais des choses désirables. In perpetuas aeternitates.

Maintenant, la chaleur menaçait de nous brûler à Turin, et pour cela, je suis venu à Valsalice où je me porte beaucoup mieux, pour grâce à la fraîcheur du climat. Ici nous manque seulement votre présence, pour refaire un peu nos forces. Patience. Je ne manquerai pas de faire chaque matin une prière spéciale dans la Sainte Messe pour vous et pour Mademoiselle Lyons."

Après cette allusion discrète à sa santé, le saint continue sur un ton de grande amabilité.

"Mr l'Abbé Angrand se porte-t-il mieux ? Sa santé lui permet-elle de travailler ?

Tous les Salésiens parlent de vous, de votre charité, mais tout le monde m'assure de faire chaque jour des prières pour vous.

Et la guerre ? Restez tranquille; quand je verrai un petit danger, je vous le dirai promptement, pourvu (= pourvu) que je sois encor parmi les vivants.

Que Dieu vous bénisse, charitable Mademoiselle, que la Sainte Vierge vous conserve en bonne santé, longtemps, mais toujours et surement dans le chemin du Paradis.

Adieu, priez pour ce pauvre prêtre qui vous sera

à jamais en Jésus-Christ.

12 Juin 1887

Obligé serviteur  
Abbè Jean Bosco"

Cette longue lettre sera une des dernières; les autres seront courtes. On y devinera un Don Bosco écrasé et à bout de souffle.

Son âme vit déjà dans le ciel par la pensée :

"O glorieuse Ste Anne, obtenez nous du Bon Dieu santé, sainteté et persévérance jusque au paradis, paradis, paradis",

écrivait-il à la même époque à la Comtesse Colle. A Mademoiselle Louvet, il écrira sur le même ton :

"Je suis à Lanzo, ma santé est un peu mieux; Et la Vôtre ?... Je ne manque pas de prier tous les jours à votre intention.

Le Paradis !... Quand est-ce qu'il viendra nous faire une petite visite ?... Nous l'attendons aussitôt qu'il plaira à Dieu." (n° 54, sans date)

Les deux dernières lettres sont du 4 et 5 septembre et contiennent les mêmes choses. Légère amnésie vraisemblablement. Don Bosco, ayant oublié qu'il a déjà écrit, se répète :

"Mademoiselle Clara Louvet

La Sainte Vierge, dans le grand jour de naissance, vous fasse une visite, e vous porte bonne santé et sainteté; et qu'elle nous accorde la grâce de nous voir encore bien des fois sur la terre, mais de nous trouvé surment un jour au Paradis pour louer et benir le bon Dieu éternellement.

Votre santé, c'est bonne ?.. La mienne c'est tant soit peu mieu.

Humble serviteur  
Abbè Jean Bosco"

Et le 5 septembre :

"Je désire vous assurer que dans la fête de la naissance de la Vierge, nous prions beaucoup pour vous, pour votre Saintè (= santé) spirituelle et temporelle... Que Dieu nous bénisse et que la Ste Vierge soit notre guide au Paradis.

Obligé serviteur"

Soucieux de ne pas inquiéter, Don Bosco ajoute :

"P.S. Ma santé est mieux."

### Départ du Père

C'est tout ! Don Bosco n'écrira plus à Mademoiselle Clara. Il laissera seulement une lettre qui devra lui être envoyée après sa mort.

Don Bosco, qui ne disait plus sa Messe à N.D. Auxilia-trice, la célébrait dans la chambre contiguë à la sienne, et ceci au prix de grands efforts les derniers jours. Le 3 décembre, il dut renoncer définitivement à dire la Sainte Messe. Il assistait alors à celle que célébrait son secrétaire et y communiait.

Sur la table du saint s'accumulaient des lettres de bons souhaits pour les fêtes de Noël. Parmi elles, il y en avait une de Mademoiselle Louvet. Elle avait joint cinq cents francs à ses voeux et une noble pensée :

"Je profite de la circonstance pour vous offrir également mes voeux de bonne et heureuse année; mais pour vous, les années sont toutes bonnes, Révérend Père, parce que tous les jours sont pleins et méritoires pour le ciel, ce qui malheureusement n'est pas vrai pour moi."

Elle avait raison la pieuse Coopératrice, des jours pleins et vraiment riches de mérites furent ceux de Don Bosco, mais peut-être était-elle encore loin de penser que l'heure avait sonné pour lui de la récompense éternelle. (Mem. XVIII).

Un mois plus tard en effet, le 31 janvier 1888, alors

que les cloches de la basilique venaient de sonner l'Angélus du matin, Don Bosco partait au Paradis; ce Paradis qu'il avait cherché à faire désirer à ses fils, à ses enfants, à ses bienfaiteurs et à ses Coopérateurs.

## CHAPITRE 5

### LES DÉLICATESSES DE DON BOSCO

Il manquerait quelque chose à tout ce qui précède si l'on passait sous silence un des aspects de la correspondance de Don Bosco à sa bienfaitrice : sa grande délicatesse. Sans doute, les lettres de Don Bosco ne sont-elles pas à comparer avec celles de S. François de Sales. Tout d'abord Don Bosco n'écrit pas dans sa langue d'origine; ensuite, c'est un homme pressé qui ne prend pas le temps de développer sa pensée. Le plus souvent il se contente de noter. Un point de ressemblance, cependant : la manière aimable de traiter avec les correspondants.

Don Bosco ne manquait jamais de dire merci à chaque envoi qui était fait; et ceux-ci étaient fréquents; mais il avait une manière à lui de le faire. Un jour, où il félicitait Mademoiselle Louvet de la belle offrande qu'elle lui avait envoyée pour sa fête, il concluait :

"... Mais je veux que St Jean vous paie la fête; et pour l'obliger en ce jour là, je dirai moi-même la sainte Messe à l'autel de N.D. Auxiliatrice, et nos enfans feront des prières, leurs communions selon votre intention."

Un autre jour où il venait de recevoir d'une manière providentielle les deux mille francs qui manquaient pour une facture importante, Don Bosco ajoute :

"Maintenant, je veux écrire en Amérique que dans les quinze colomnies (= colonies) en baptisant les orphelines sauvages qui vient à la foi au moins une fille par colomnie reçois le nom de Clara dans son

baptême et qui soit obligée de prier pour vous toute la vie."

Le merci de décembre 1883 sera tout différent :

"Je vous prie accepter un cadeau de 3 messes dites à l'autel de N.D. Aux. avec beaucoup des prières et des communions. C'est tout pour vous remercier de la charité que vous nous faites."

Ailleurs, il s'inquiète de sa santé :

"Je n'ai plus reçu des nouvelles de votre santé, depuis les affaires qui nous menacent. Deux mots me donneront satisfaction."

Et lorsque sa bienfaitrice lui écrit qu'elle pense aller à Turin, il s'empresse de répondre :

"Le jour 8 de ce mois, je serai à Turin pour attendre votre arrivée. Vous pouvez venir avec une compagne ou deux; il y a de la place pour tout le monde.

Vous me dirai seulements l'heure que vous arriverez à Turin afin que vous puissiez être reçues à la gare."

On ne peut être plus prévenant.

### Le bon raisin piémontais

Prévenant, il l'était, mais il avait de plus des attentions qui peuvent surprendre de la part d'un homme aussi dévoré par les occupations et les soucis. Il n'y a pas jusqu'aux petits cadeaux, agréables à l'oeil ou au goût, qu'il n'ait utilisés pour prouver sa reconnaissance. Plusieurs fois, le saint éducateur envoya à Mademoiselle Louvet un peu du raisin qui poussait sur les vignes ombrageant les fenêtres de la galerie de sa chambre. Il tenait à cueillir de ses propres mains les grosses grappes noires qu'il avait l'habitude d'offrir à certaines familles bienfaitrices de Turin. Ou encore, il chargeait les Soeurs d'adresser à sa dévouée Coopératrice quelques beaux fruits de la campagne piémontaise.

### Les fêtes de la Sainte Vierge

Autre forme de délicatesse, sa fidélité à souhaiter à sa chère Coopératrice certaines fêtes, de préférence celles de la Sainte Vierge. En septembre 1882, par exemple, il commence ainsi sa lettre :

"Je ne vous écris pas pour vous demander de l'argent, mais seulement pour augurer (= souhaiter) une bonne fête de la Nativité de la Vierge..."

Pour le 8 décembre de cette même année :

"C'est la Sainte Vierge qui me pousse à vous écrire dans ces jours."

En 1884, il écrit :

"Samedi prochain, nous commencerons solennellement la neuvaine de la grande fête de l'Immaculée Conception, et je désire que les Salésiens, prient d'une manière pour la conservation de votre santé bien long temps."

### La fête de Sainte Claire

Dès la première année de leur correspondance, Don Bosco prit l'habitude de souhaiter la fête à Mademoiselle Louvet.

"Nous sommes à la fête de Sainte Clara, et je ne veux pas oublier ce jour-là. Voilà mon humble bouquet. Le 12 de ce mois je dirai la Messe et nos enfants..."

L'année suivante, Don Bosco, distrait sans doute, devança la sainte Claire. S'en étant aperçu un mois plus tard, il rectifia :

"A été une chose singulière. J'ai écrite une lettre le 12 juillet pour la fête de Ste Clara; et seulement ce matin, je m'aperçois en disant ma messe que alors je me suis trompé. Patience; ce (= c'est) mieux avancer que reculer."

C'est par une prière, qu'en 1886, il croira bon de commencer sa lettre :

"Sainte Clara priez pour nous et spécialement pour votre protégée dont elle porte aussi dignement le nome. Que Dieu la bénisse, et que la Vierge lui obtient la paix du CUOEUR, la persévérance dans les bonnes oeuvres."

### La Saint François de Sales

De son côté, en bonne Coopératrice, Mademoiselle Louvet considérait la fête de saint François de Sales comme sa propre fête. Et Don Bosco lui souhaita non seulement la fête, mais il y ajouta l'invitation à s'unir à la famille salésienne pour la neuvaine préparatoire.

Il a même, en 1886, à cause des temps troublés que traverse la France, la délicate pensée de joindre à ses souhaits une image de saint Louis roi de France, afin de l'assurer de la protection divine :

"Charitable Melle Clara

Le jour 20 de ce mois commence la neuvaine de St François de Sales, et je veux vous envoyer le roi de France à vous faire visite, et à vous donner l'assurance que aucun malheur vous troublera pas..."

Quelques jours plus tard, il lui annonce que la fête de St François de Sales a été célébrée, et qu'on ne l'a pas oubliée. L'année suivante, c'est en ces termes qu'il s'exprime :

"Le jour 20 de ce mois commence la neuvaine à St François de Sales et nous voulons pas vous laisser toute seule à prier..."

Lettre qui est suivie quelques jours plus tard de l'envoi d'une image de saint François de Sales avec la prière suivante :

"O Saint François de Sales portez vous-même la sainte et puissante bénédiction du Bon Dieu qui lui

assure la paix la tranquillité de votre fille. Elle n'a rien à craindre, nous prions bien pour elle.

A Melle Clara Louvet 29 janvier 1887"

### Les autres fêtes

Don Bosco tiendra à souhaiter même la fête de la Toussaint. Celle-ci est beaucoup moins solennelle en Italie qu'en France; mais elle est une nouvelle occasion pour le saint de s'unir à sa bienfaitrice qui, ce jour-là, vit avec ses défunts et prie pour eux.

"Melle Clara Louvet

Je viens vous donner le bonjour, et vous dire que toute la famille Salésienne est toute recueillie ici à Valdocco.

Nous sommes à la Toussaints et je ne veux pas que vous restiez oubliée dans nos prières."

Pour la dernière fête de Pâques qu'il célébra en ce monde, le serviteur de Dieu lui enverra quelques mots à la hâte. C'est le moment où ses regards se tournent tout naturellement vers l'église du Sacré-Coeur à Rome dont la consécration approche :

"Mademoiselle Louvet,

Bonnes fêtes, bonne Pacque, au revoir à Turin ou à Rome. que Dieu vous bénisse, qu'il vous conserve en bonne santé et sainteté. Tous les Salésiens offrent leurs hommages.

Adieu

Obligé serviteur  
Abbè J. Bosco

\*

Bénéissons le ciel que cette précieuse correspondance nous ait été conservée. Sans elle, un aspect particulier de la physionomie morale de Don Bosco nous eût échappé;

et les dernières années de cette bonne Coopératrice auraient disparu complètement dans l'ombre, ce qui eût été dommage.



# TROISIÈME PARTIE

LA BONNE COOPÉRATRICE

Afin que leur vie  
se rapproche le plus possible  
de celle des religieux  
vivant en communauté

ON LEUR RECOMMANDE

la modestie dans l'habillement  
la frugalité à table  
l'honnêteté dans les conversations  
le souci de la perfection  
dans le  
DEVOIR D'ETAT

la sanctification du dimanche  
et des jours de fête  
par ceux  
sur qui ils ont autorité.

\*

Art. 3, Règlement  
des Coopérateurs, 1876

## CHAPITRE 1

APRÈS LA MORT DE DON BOSCO

1888-1909

\*

### La dernière lettre

Comme pour quelques bienfaiteurs, Don Bosco avait laissé à l'adresse de Mademoiselle Louvet une lettre destinée à lui être envoyée dès qu'il aurait quitté ce monde.

A Mademoiselle Clara Louvet  
Aire-sur-la-Lys (Pas-de-Calais)

"Je dois partir avant vous, mais je ne manquerai jamais de prier pour votre bienheureuse éternité. Continuez à soutenir nos orphelins, et nos orphelins vous feront couronne quand les anges vous porteront un jour à jouir de la gloire du Paradis.

O Marie, protégez à jamais votre fille.  
Veuillez prier pour le repos éternel de ma pauvre âme.

Turin

Toujours obligé serviteur  
Abbé Jean Bosco"

Il va sans dire que Mademoiselle Louvet eut beaucoup de peine de la mort de son père spirituel. Elle le pleura comme on pleure un père et elle le pria comme on prie un saint.

L'Abbé Angrand d'Aire ne tarda pas à écrire au secré-

taire Don Rua; il disait entre autres choses :

"Melle Louvet d'Aire me charge de faire parvenir à Don Rua l'expression de sa profonde douleur dans les circonstances présentes. D. Bosco la traitait en privilégiée, et elle est affligée comme un enfant qui perd son père."

#### Don Rua. Supérieur général

Après la mort de Don Bosco, Mademoiselle Louvet vécut dans le souvenir du saint prêtre, l'invoquant comme son céleste protecteur, et surtout s'efforçant d'imiter sa patience. Elle relisait ses lettres et faisait son possible pour pratiquer les conseils reçus pendant sept ans. Le temps qu'elle survécut à son vénéré père, elle reporta sur Don Rua d'abord, puis sur Don Albéra toute la respectueuse affection qu'elle n'avait cessé de témoigner au saint fondateur. Elle resta constamment en relations avec le Chapitre supérieur de Turin, où elle continuait d'envoyer des aumônes avec la même générosité qu'autrefois.

#### Don Rua apaise à son tour (1)

Quelques mois après la mort de Don Bosco, Mademoiselle Louvet entendit parler d'une des soi-disant prophéties de Don Bosco ayant trait à une guerre prochaine. Elle en fut impressionnée à tel point qu'elle en perdit le sommeil. Confiant ses appréhensions à Don Rua, celui-ci lui répondit :

"Nous ne connaissons pas la prophétie qui circule et qui serait attribuée à Don Bosco. Soyez donc persuadée que si Don Bosco a parlé de guerre pour le printemps prochain, il a voulu dire tout

---

(1) Mem. Vol. XV

simplement que tous les printemps, il y a la guerre : guerre des jeunes réclamant leurs pagnottes... guerre des fournisseurs... de ceux qui ont fait crédit, et qui nous assaillent, quand chez-nous règne plus que jamais la pénurie, ce qui arrive au printemps de chaque année.

Je crois que Don Bosco ne voulait pas parler d'autre guerre, autrement il nous en aurait dit quelque chose, tandis qu'il n'a rien écrit, ni dit à ce sujet.

Soyez donc tranquille, faites confiance à N.D. Auxiliatrice et à Don Bosco dont la protection éloignera de vous tout mal. Ils savent que vous êtes une grande protectrice de leurs fils, donc, pas de crainte."

#### L'orphelinat agricole de Ruitz (1)

Don Bosco avait dit un jour à Mademoiselle Louvet : "Lorsqu'on ouvrira une maison dans le Pas-de-Calais, vous en serez la maman". La maison fut ouverte en 1891; et jusqu'à l'expulsion des Congrégations en 1903, Mademoiselle Louvet eut de grandes largesses pour cette oeuvre. Tous les ans, elle venait inmanquablement combler le déficit du terrible bilan de fin d'année, ce qui était un fameux appoint.

Voulant un jour offrir une belle détente aux garçons de Ruitz, Mademoiselle Louvet les invita à venir passer une journée à Aire-sur-la-Lys. C'était à l'occasion du grand pèlerinage à N.D. Panetière en août 1893. La réception avait été prévue par le bon abbé Angrand au collège Sainte-Marie, et l'on parla longtemps de cette belle journée.

---

(1) R.P. Beslay S.D.B., Histoire des Fondations Salésiennes

### L'Orphelinat St-Gabriel à Lille

Cet orphelinat, repris par les Salésiens en janvier 1884, s'était rapidement développé. Le nombre des élèves était passé de 60 à 120, et en octobre 1885 il y avait sept ateliers pour : menuisiers, tailleurs, cordonniers, imprimeurs, lithographes, ferblantiers et 130 pensionnaires. Mais, comme pour les oeuvres de Turin, l'incendie d'une nuit de février 1888 vint détruire en grande partie les bâtiments et l'outillage. Tout était à recommencer. On recommença grâce à la générosité des bienfaiteurs parmi lesquels se trouvait certainement Mademoiselle Louvet. Elle ne manquait pas de rechercher et de favoriser les vocations, dirigeant vers St-Gabriel bien des garçons dont elle paya la pension, et pour plusieurs jusqu'au sacerdoce. Elle donna même à cet effet le capital nécessaire pour entretenir 5 orphelins.

### Une Vocation de Salésien

Mademoiselle Louvet se trouvait un jour dans une pharmacie d'Aire, quand elle vit entrer un jeune garçon qui, poliment, enleva sa casquette et présenta son ordonnance. Intriguée, la bonne demoiselle demanda qui était ce jeune garçon si poli et cependant si pauvrement vêtu. - C'est le petit Moitel, répondit le pharmacien. Le père vient de mourir laissant la pauvre veuve avec trois enfants.

Prenant contact avec la mère, la zélée Coopératrice lui proposa de mettre, à ses frais, l'un des fils à l'orphelinat St-Gabriel de Lille. Ce fut Paul qui bénéficia de cette offre charitable. Bon élève, Paul Moitel donna toute satisfaction à ses maîtres, puis, un jour, il devint Salésien. Cet acheminement vers le sacerdoce fut une joie pour Mademoiselle Louvet. N'était-ce pas là une de ces fleurs que Don Bosco lui prédisait quand il lui écrivait :

"La petite croix que je vous ai envoyée signifie que Dieu, parmi les croix et parmi les épines, vous prépare des fleurs."

### Une grande voyageuse

Tant que sa santé le lui permit, Mademoiselle Louvet fut une grande voyageuse. Toute jeune elle avait été habituée aux longs voyages en diligence; maintenant, les chemins de fer facilitaient les déplacements. Quel progrès de faire du 50, 60, 80 km à l'heure au lieu de 30 ! Quel agrément pour l'intrépide voyageuse d'aller à Nice chaque année, à Lourdes, à Turin ! Ne la vit-on pas faire trois fois le voyage d'Italie en une année ?

Aucun document n'existe sur ses voyages. On sait seulement qu'elle fréquentait les pèlerinages d'alors : N.D. de Boulogne, N.D. des Ardents à Arras, N.D. de Brebières à Albert et bien d'autres, sans compter, non loin d'Aire, le modeste village du saint pèlerin : Benoît Labre. Dans la pâture de S. Benoît, un chemin de croix est dressé tout autour de la prairie très en pente. Quand on s'arrête à la llème station, méditant sur Jésus dépouillé de ses vêtements, on peut lire cette inscription gravée sur la pierre : "Offert par Mlle Louvet, d'Aire".

### La mauvaise politique française

Les rares contemporains des dernières années de Mademoiselle Louvet s'accordent pour dire : "C'était une personne très effacée, vivant seule avec ses deux bonnes et travaillant beaucoup pour les pauvres. Elle ne parlait jamais d'elle-même; dans les visites qu'on lui faisait, la conversation revenait souvent sur la politique".

La politique anti-religieuse avait toujours troublé la bonne demoiselle. En 1903, elle avait vu chasser les

religieux et les religieuses des écoles, elle avait appris la fermeture des oeuvres salésiennes auxquelles elle avait tant donné, la vente éhontée des immeubles de Paris, de Lille et de tant d'autres ! La période des "inventaires" avait été particulièrement douloureuse à son coeur ! Les élections de cette époque avaient été bruyantes, tapageuses. Tout cela attristait la bonne demoiselle. Sans doute relisait-elle les lettres de Don Bosco pour y puiser courage et confiance; mais aussi et surtout, elle trouvait sa force dans la fidélité à son règlement de vie spirituelle.

### Elisa la bonne Servante (1)

La bonté fut une des vertus principales de Mademoiselle Louvet. Fidèle aux recommandations de Don Bosco, elle "aima" ses domestiques, les considérant "de la famille". Elles prenaient leurs repas à la cuisine, sans doute, mais leur menu était le même qu'à la salle à manger, qu'il y ait des invités ou non, qu'il s'agisse de la nourriture ou de la boisson. Quand une de ses servantes était malade, elle la soignait, et parfois jusqu'à la mort, ce qui arriva pour la bonne Elisa.

Entrée toute jeune dans la famille Louvet, Elisa avait acquis ou développé de réelles vertus. Quand l'occasion se présentait, elle confiait à Mademoiselle Claire une misère à soulager ou une bonne oeuvre à faire. C'est ainsi que se trouvant un jour dans la famille Daquin, Elisa apprit que le fils qui était missionnaire à Madagascar désirait un petit calice pour la mission; elle aurait bien voulu venir en aide au jeune prêtre, mais...

---

(1) Souvenir de Soeur Xavier (Mlle Daquin), religieuse de la Visitation, Bourg (Ain).

comment faire ? La solution fut vite trouvée; elle en parla à Mademoiselle Louvet qui, sans tarder, fit le nécessaire.

Comme sa patronne, Elisa vieillissait; elle se traînait péniblement. Un jour vint où elle dut renoncer à sortir, puis elle s'alita. On conseillait à Mademoiselle Louvet de mettre la pauvre fille à l'hospice; mais la bonne demoiselle refusa; elle ne voulait pas se séparer de sa servante dévouée, comme on se débarrasse d'un objet inutilisable. Au contraire, elle la soigna, la fit la fit soigner chez elle pendant un an et bien des fois fut témoin de son héroïque patience pendant ses accès de goutte, lorsqu'il y avait l'extraction de craie dans les jambes.

Toute sa vie, Elisa Lagache avait été une enfant de Marie exemplaire, fidèle au devoir d'état quotidien; sa récompense de la dernière heure fut visible des assistants. Longuement elle fixa son regard comme sur une apparition céleste. Son visage souriant de bonheur fit dire à ceux qui étaient présents : "Elle voit la sainte Vierge" puis, quand elle ferma les yeux : "La sainte Vierge est venue la chercher". C'était le 25 septembre 1909, Elisa avait 81 ans. Malgré sa peine et sa peur de la mort, ce moment dut être consolant pour Mademoiselle Louvet qui avait en quelque sorte reçu la sainte Vierge dans sa maison, en récompense de sa fraternelle bonté pour la fidèle servante.

## CHAPITRE 2

### LES DERNIÈRES ANNÉES

1910-1912

\*

#### 1<sup>o</sup> Selon la promesse de Don Bosco

Don Rua savait que Don Bosco avait promis à Mademoiselle Louvet qu'elle aurait une Fille de M. Auxiliatrice pour lui tenir compagnie à la fin de sa vie; aussi, lorsque son état de santé devint plus mauvais, ses yeux surtout, Don Rua demanda à Mère Amélie, Provinciale, une religieuse. Exceptionnellement et pour répondre au désir de Don Bosco, Soeur Marcelline fut envoyée à Aire, puis Soeur Guyot la remplaça.

C'était une jeune professe, douée déjà d'une certaine expérience. Elle était gaie, spirituelle, pieuse, très bonne et savait s'adapter à tout et partout. Elle avait ce qu'il fallait pour plaire à la vénérable Coopératrice, l'aider dans la confiance paisible et joyeuse, la soutenir à l'heure de la mort.

Soeur Rosalie Guyot, Salésienne cent pour cent, s'installa donc à Aire-sur-la-Lys, 2 rue du Puits. Elle devait y rester un an et demi.

#### Une très petite communauté

Le désir de Mademoiselle Louvet et de Soeur Guyot fut d'organiser dès le premier jour leur vie spirituelle en commun. Quelle ne fut pas la surprise de la religieuse en constatant que, sans en avoir le costume, Mademoiselle Louvet était une Salésienne authentique. Elle possédait

comme elle le livre de prières des Filles de Marie-Auxiliatrice, les mêmes livres de méditations, de lectures spirituelles, si bien que pendant les dix-huit mois qu'elles habitèrent ensemble, la jeune religieuse n'eut jamais besoin de demander de livres à sa Supérieure.

La Soeur fit son possible pour seconder la vénérable demoiselle; mais de son côté la pieuse Coopératrice, à son insu peut-être, édifia profondément la religieuse.

## 2<sup>e</sup> Piété d'une Coopératrice

Le matin, soeur Guyot et Mademoiselle Louvet se rendaient ensemble à la collégiale St-Pierre pour la messe de sept heures. Aussitôt arrivée, Mademoiselle Louvet s'agenouillait, puis elle se tenait dans une immobilité parfaite. Elle ne prenait pas de livre, puisqu'elle ne pouvait plus lire; mais elle ignorait tout ce qui se passait autour d'elle. Seul l'autel avait son attention et stimulait son union à Dieu. Bien souvent aussi, les yeux fermés, elle contemplait Dieu en elle, attendant sa visite corporelle ou l'adorant. Parfois, craignant qu'elle ne se fatigue trop, la Soeur voulait la faire asseoir, mais n'y parvint jamais.

Au retour de la messe, toutes deux prenaient leur petit déjeuner, puis elles faisaient ensemble leur méditation. Dans sa main gauche, Mademoiselle Louvet tenait une petite image en corne, cadeau de Don Rua. En haut se trouvait une petite photographie de Don Bosco; en bas une relique et au milieu cette pensée : "Le secours de N.D. Auxiliatrice ne nous manquera jamais". Par moments, Mademoiselle Louvet baisait respectueusement cette image relique et la portait sur ses yeux malades menacés de cécité complète : "Don Bosco, disait-elle, obtenez-moi que je garde ce qui me reste de vue pour pouvoir travailler encore... ou faites que je sache accepter généreusement l'épreuve qui m'attend". Cette image, conservée précieusement par soeur Guyot, porte l'empreinte du pouce gauche

sur la corne ternie.

### La Procession de N.D. Panetière

Dès son enfance, on le sait, Mademoiselle Louvet avait eu une dévotion spéciale à la Sainte Vierge. Lorsque le 15 août approchait, avec quel soin ne préparait-elle pas la décoration de sa maison et de la rue pour le passage de la procession !

Maintenant, elle ne pouvait plus suivre la statue de la Vierge que précédaient les nombreux ex-voto formés de gerbes de blé, d'épis, ou de grains de froment. Elle ne pouvait plus s'occuper de pavoiser sa façade. - Ne vous tourmentez pas, Mademoiselle, lui disait la Soeur, laissez-moi faire; je vois ce que vous désirez; vous verrez que tout sera bien. En effet, la maison était pavoisée d'oriflammes, les fenêtres étaient garnies de bouquets. Dans l'une d'elles, un petit autel était dressé, orné de fleurs et de bougies. A côté, la Soeur plaçait un fauteuil où la vieille demoiselle prenait place, égrenant son chapelet, en attendant la procession. Probablement prévenu par Monsieur le Doyen, Monseigneur s'arrêtait au passage devant la vénérable octogénaire et la bénissait.

### Un Angelus en retard

Sans ostentation, la piété de Mademoiselle Louvet était profonde et régulière.

Un soir, étant couchée, la pieuse demoiselle se souvient d'avoir oublié de réciter l'Angelus. Sa résolution fut prise aussitôt : elle donnerait à Marie cette prière de louange. Le silence de la nuit fut légèrement troublé. Soeur Guyot qui couchait dans la chambre contiguë se rendit compte qu'il se passait quelque chose d'anormal : Mademoiselle Louvet serait-elle souffrante ? Avait-elle besoin de ses services ?... Cependant, elle attendit un peu, et bientôt le silence plana de nouveau.

Le lendemain, elle lui dit :

- Mais dites-moi, Mademoiselle, que s'est-il donc passé hier soir ? J'avais peur que vous ne soyez souffrante ?
- Oh! ma Soeur, vous ne devineriez jamais ce qui m'est arrivé ! Figurez-vous que tout à coup, je me suis rappelé que je n'avais pas dit l'Angelus ! J'espère que la Sainte Vierge me pardonnera, car je l'ai récité seulement agenouillée sur mon lit !

Bel exemple de délicat amour filial, de fidélité à une pratique pieuse, et aussi de confiante humilité.

### L'exercice de la Bonne Mort

La peur de la mort qu'avait Mademoiselle Louvet au temps de Don Bosco ne l'avait pas quittée. Quand la conversation tombait sur ce sujet, soeur Guyot tâchait toujours de tranquilliser la vénérable Coopératrice :

- Pourquoi donc craindre, Mademoiselle, vous savez bien que Don Bosco viendra vous chercher !
- Je l'espère ! répondait-elle.

Malgré cette crainte, toutes deux faisaient ensemble l'exercice de la Bonne Mort, avec les prières demandées par Don Bosco. - J'appréhendais de voir arriver la fin du mois, dit la Soeur, tellement je voyais Mademoiselle Louvet impressionnée; mais finalement, elle était toujours paisible et calme.

### 3<sup>e</sup> Les Oeuvres de Charité

Mademoiselle Louvet, on le sait, donnait à toutes les oeuvres; elle continuait à se faire la pourvoyeuse des études de Paul Moitel d'Aire, qui, à l'époque où nous sommes (1912), terminait sa théologie à Lyon. Encore un an et la vénérable Coopératrice verrait son "premier fils Salésien" monter à l'autel. Cette joie ne lui fut pas donnée sur terre, mais au Paradis. C'est de là aussi qu'elle vit le P. Moitel devenir directeur de Montpellier, et en 1938 Provincial de Paris.

Mademoiselle Louvet donnait aussi périodiquement aux Missions des Pères Blancs et à bien d'autres oeuvres. Que de mandats ne faisait-elle pas porter à la poste à l'époque du nouvel an ! L'orphelinat des Soeurs de Charité à Aire était également bénéficiaire de ses largesses. Elle y entretenait une orpheline dont elle payait chaque mois la pension; et quand l'adolescente quittait la maison, c'était une autre enfant qui profitait de la pension.

### La misère des roulottes

Soeur Guyot, attirée par l'enfance, avait été impressionnée par les pauvres enfants des roulottes qui, périodiquement, revenaient à Aire : misérables roulottes, tirées par des chevaux étiques; misérables enfants en loques, très sales bien souvent. Par goût, Mademoiselle Louvet, si soignée dans sa personne, ne se sentait pas du tout attirée vers eux. A l'inverse de Don Bosco, elle ne semblait pas faite pour l'apostolat direct envers la jeunesse. Fille unique, n'ayant eu ni frères, ni soeurs, ni neveux, ni nièces, elle ne s'était probablement jamais occupée d'enfants. Quant à ceux des bohémiens, c'était bien autre chose ! De ce côté, elle pouvait encore se perfectionner pour arriver à une charité parfaite.

La religieuse, au contraire, qui allait vers ces déshérités, intéressa Mademoiselle Louvet à ces pauvres petits membres du Christ souffrant. La bonne demoiselle dans l'admiration lui donna des bonbons, des petits gâteaux; puis ce fut un morceau d'étoffe dans lequel elle put tailler une culotte ou une robe pour remplacer les pauvres haillons : prélude à l'approche des âmes.

Les enfants furent ensuite invités à venir à l'église où l'image de la Vierge les achemina vers l'hôte du tabernacle. La Soeur put enfin leur faire le catéchisme, et un jour, les quelques mètres de mousseline fournis par Mademoiselle Louvet devinrent une toilette de Premiè-

re Communion.

Seule, la bonne demoiselle ne se serait jamais intéressée aux misères des roulottes; elle collaborait maintenant à une nouvelle bonne oeuvre.

#### Délicatesse de Mère

La charité de Mademoiselle Louvet était aussi discrète que silencieuse.

En arrivant à Aire, Soeur Guyot était convalescente. Prévenue, mais discrète, Mademoiselle Louvet ne fit aucune allusion à la santé de la religieuse; elle demanda par contre à la cuisinière d'ajouter désormais au menu du vendredi un plat supplémentaire. Ceci, tout simplement pour contrebalancer ce qu'une abstinence trop rigoureuse aurait pu avoir de fâcheux pour une jeune personne de faible santé. Véritable attention de mère cachée sous un délicat silence.

#### 4<sup>e</sup> De la colère à la patience

Après avoir été colère dans son enfance, au point de se rouler à terre, cette fille unique était arrivée à un calme limpide, à une patience inaltérable. On aurait pu croire par moments que tout glissait sur une âme peu sensible; c'était tout le contraire. Mademoiselle Claire avait lutté, elle avait vaincu, mais elle luttait encore. La lutte à présent était toute intérieure, invisible à autrui.

Pendant une mission dans la paroisse, les Pères vinrent un jour chez Mademoiselle Louvet. Ils souhaitaient que soeur Guyot vienne chaque après-midi au patronage, afin d'y prendre la direction des travaux de décoration, en vue de la clôture. Pour la vénérable demoiselle, ç'aurait été être privée pendant plusieurs heures de la compagnie et des services de la Soeur; mais elle n'eut aucun geste de contrariété, aucun regard étonné, aucune parole

qui put influencer la religieuse. Elle attendait... dirigeant sans doute sa pensée vers l'hôte intérieur. Après quelques instants de silence, la Soeur répondit qu'elle viendrait passer une heure chaque après-midi, au patronage. - Je ne puis, dit-elle, laisser Mademoiselle Louvet seule pendant toute une après-midi. La patiente octogénaire eut alors un sourire de satisfaction et de joie. La bonne Providence se contentait du sacrifice "accepté" pour donner le mérite au sacrifice "non réalisé".

Une autre fois, soeur Guyot ne put s'empêcher de reprendre la femme de chambre qui s'était permis des paroles irrespectueuses en parlant à sa vénérable maîtresse. Quand la servante fut partie, Mademoiselle Louvet s'adressant à la Soeur, lui dit avec calme : - "Laissez donc, ma Soeur; le bon Dieu me l'a envoyée le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, c'est qu'Il voulait que je porte cette croix !" Parole toute de douceur, fruit d'une réelle patience; parole digne d'une véritable Coopératrice salésienne, dont S. François de Sales est le patron.

### 5° Travail - travail

Salésienne, Mademoiselle Louvet l'était encore par son amour intense du travail. Jamais elle ne restait inactive malgré ses quatre-vingts ans. Elle avait du personnel pour la servir; mais elle aussi "servait". Elle servait les pauvres ou les Salésiens en travaillant pour eux.

Depuis que sa vue était devenue mauvaise, elle tricottait, et tricottait encore, et tricottait toujours. Quand sa vue devint presque nulle, elle continua de tricoter sans se lasser; seulement au lieu d'utiliser de la laine noire, elle employait de la laine blanche puis elle faisait teindre les bas. Il lui arrivait bien parfois de laisser tomber des mailles; elle tendait alors en souriant son tricot à la Soeur qui ramassait les points et, de nouveau... elle retricottait.

## CHAPITRE 3

### PORTRAIT DE MADEMOISELLE LOUVET

#### Le portrait physique

Comment était donc au physique Mademoiselle Louvet ? Une seule photographie pouvant dater de 1850 ou 1855 nous la représente grande et mince dans son élégante crinoline, avec son col et ses manchettes de dentelles. Elle a les traits réguliers. Le visage ovale, plutôt sévère, dénote une volonté peu ordinaire, le nez est assez long.

La jeune fille de vingt ou vingt-cinq ans que nous avons sous les yeux n'a pas le "sourire salésien". La contrariété semble même se refléter sur ses lèvres un peu maussades; on dirait qu'elle pose à regret devant le photographe ! Cependant ses yeux expriment la bonté.

Cinquante ans ont passé... Le caractère s'est assoupli, transformé; la volonté, aidée de la grâce, a su réagir contre un tempérament trop vif et autoritaire. A quatre-vingts ans, Mademoiselle Louvet est encore grande et droite; (elle se voûtera cependant un peu les derniers mois). Le visage est sans rides; les cheveux sont encore bruns, parsemés de quelques fils d'argent; deux dents seulement lui restent, et cependant cela ne se voit pas. Jamais elle ne voulut se faire confectionner un dentier... et pour cause ! Quand on lui parlait de Monsieur X... qui était de son âge, et qui, lorsqu'il allait communier, enlevait subtilement son dentier pour le glisser dans sa poche, elle répliquait joyeusement :

- C'est justement pour cela que je n'ai jamais voulu en avoir ! D'ailleurs le bon Dieu y a suppléé. Mes gencives se sont durcies et vous voyez, je mange de tout comme

vous, même de la salade !

Maintenant, la bonté des yeux s'est communiquée à tout le visage qui sourit délicieusement, saintement. Les pauvres yeux n'y voient presque plus, mais suffisamment pour qu'elle puisse se guider à l'intérieur de la maison.

C'était une personne vénérable, distinguée, qui ne sortait plus. Elle était vêtue très simplement pour sa condition, mais elle était très soignée, d'une netteté et d'une propreté impeccable. A cinquante ans de distance, soeur Guyot dit encore : "Je n'ai jamais vu dans toute ma vie une personne de son âge aussi propre, aussi nette en tout.

### La Toilette

Vêtue très simplement, elle l'était. Elle avait porté toilette autrefois; mais maintenant, elle ne voyage plus, elle ne sort plus, elle ne reçoit plus guère; sa pensée se tourne davantage vers les besoins des oeuvres. Moins elle fait de frais "pour elle", plus elle peut "donner"; et "donner" est la grande joie du soir de sa vie.

On raconte qu'il fallait user de stratagèmes pour lui faire acheter une nouvelle robe. Un jour, soeur Guyot fit venir un choix d'un des Grands Magasins de Paris; et la vieille demoiselle, ne pouvant renvoyer toutes les robes, en garda une, après s'être cependant fait un peu prier. Une autre fois, la Soeur la décida à faire venir la couturière qui lui confectionna une robe plus habillée. Le regret qu'elle pouvait avoir de cette dépense "inutile" fut vite évanoui, quand elle se rendit compte de la joie de ses cousins et cousines venus la voir. Ils la trouvèrent rajeunie, la félicitèrent, et son regret se changea en joie : joie d'avoir fait plaisir.

## MAÎTRESSE DE MAISON

On peut dire de mademoiselle Louvet qu'elle fut une maîtresse de maison accomplie. Elle était une de ces "vierges sages" qui ont toujours la lampe allumée, prêtes à faire cortège à l'Epoux... Mais on peut aussi lui appliquer l'éloge que le Livre de la Sagesse fait de la femme forte :

"Elle travaille de ses mains... Ses doigts ont manié le fuseau... elle donne les vivres à ses servantes... Elle ouvre la main à l'indigent... La loi de la clémence est sur sa langue... Tous l'ont louée !"

### Une place pour chaque chose

L'ordre était une de ses qualités maîtresses; elle savait s'organiser. Que ce soit dans l'administration de sa fortune, dans le rangement de ses armoires, dans sa vie spirituelle, tout était réglé, rien n'allait à... l'aventure.

Son linge, ses placards étaient parfaitement en ordre. De la cave au grenier, elle pouvait indiquer où tout se trouvait. Ce fut à tel point que, prévoyante aussi, elle indiqua à la Soeur, quelques jours avant sa mort, où elle trouverait le vin et les provisions qui seraient nécessaires pour recevoir ses cousins et cousines après son décès. Elle tenait aussi très bien ses comptes. Dès le retour du marché, les dépenses étaient inscrites. Par contre, ses générosités ne figuraient pas sur ce livre, exceptions faites pour quelques quêtes locales ou le Denier du Culte. Le même ordre existait au livre des fermages. Tout était à jour et parfaitement clair quand Mademoiselle Louvet passa son livre à Soeur Guyot, n'y voyant plus pour écrire.

### Les petites réceptions

Excellente maîtresse de maison, Mademoiselle Louvet savait recevoir aimablement, sans ostentation; elle n'avait qu'un souci : faire plaisir.

Un jour qu'elle attendait sept ou huit cousins et cousines, elle se tourmentait. Elle n'ignorait pas que venir voir une personne âgée est déjà "aimable charité" et que, par ailleurs, même chez une octogénaire, on aime à rencontrer une certaine jeunesse de sentiments et de manières. La Soeur la rassura. — "Ne vous tourmentez donc pas, Mademoiselle, si vous le voulez, je me charge du menu." Or, Mademoiselle Louvet désirait offrir à ses invités des pigeons aux petits pois. N'en trouvant pas, on rapporta des canards : — Sera-ce assez bien ? répétait la bonne demoiselle.

Le menu fut succulent et les invités félicitèrent leur cousine des "délicieux canards aux petits pois". La vénérable octogénaire en fut ravie car, une fois de plus, sa charité compréhensive avait fait des heureux.

Mademoiselle Louvet ne recevait pas que ses nobles cousins. Deux fois par an ses fermiers un peu éloignés venaient payer leurs fermages. Elle les invitait alors à sa table, leur montrant beaucoup de bienveillance. Elle s'inquiétait de leur famille, de leurs enfants, de leurs cultures, et de tout ce qui faisait leurs joies et leurs soucis.

D'autres fois, c'était le Père Ricardi, Salésien, qui venait la voir. Installé à Lille avec un coadjuteur depuis la fermeture des maisons salésiennes, il maintenait le contact avec les Coopérateurs, suscitant leurs offrandes pour les maisons exilées; et encourageant ceux qu'il visitait. Le bon Père n'engendrait pas la mélancolie; il avait même une façon plaisante de dire les choses. De son côté, soeur Guyot était d'un naturel gai, prompt à la riposte; et entre eux s'échangeait parfois de vives

réparties, qui faisaient rire de bon coeur la vieille demoiselle. Quand une lettre annonçait la visite du P. Ricardi, Mademoiselle Louvet s'en amusait à l'avance :

- Alors, ma Soeur, disait-elle, vous allez encore vous disputer ?

- Mais il faut bien se défendre ! répondait en riant la religieuse.

Là encore, la vénérable Coopératrice était bien dans la note de S. François de Sales qui voulait que sa Philothée soit gaie; car, disait-il, "un saint triste est un triste saint".

### Les Promenades

Dans la journée, Mademoiselle Louvet était encouragée par la Soeur à faire une petite promenade. Elles sortaient toutes deux de la maison, contournaient la pâture et se trouvaient aussitôt dans la campagne. La ville était délaissée, sauf pour les visites à l'église. .

Au temps de la "ducasse", toutes deux côtoyaient alors nécessairement les baraques foraines installées sur la place; et de nouveau, la crainte de la guerre serrait le coeur de la vénérable octogénaire : - Voyez-vous celui-là, à la loterie ? Un Allemand. Et cet autre, là-bas ? Encore un Allemand ! Ce sont des espions ! Ah! la guerre... la guerre, elle approche, disait-elle, nous l'aurons bientôt.

En effet, la guerre était proche. Deux ans ne passeraient pas avant que l'Allemagne n'envahisse la Belgique et la France; mais la bonne demoiselle ne devait pas voir cette guerre dont elle avait si peur.

### Un bon emploi du temps

Les journées de Mademoiselle Louvet étaient toutes à peu près semblables :

à 7 heures : Messe et Communion, puis

petit déjeuner  
 méditation  
 travail en commun, coupé par la  
 lecture du journal  
 chapelet  
 petite promenade.

à midi: repas

un peu de repos  
 travail encore  
 2 ou 3ème chapelet bien souvent  
 quelques visites reçues  
 lecture spirituelle  
 travail toujours.

à 7 h.: souper

Les prières du soir étant dites, les bougies étant allumées, Mademoiselle Louvet et la Soeur montaient l'escalier pour aller prendre leur repos. Il était environ 8 h  $\frac{1}{2}$ .

"In manus tuas, Domine,  
 Commendo spiritum meum."

## LES DERNIERS JOURS

L'heure approchait où la vénérable Coopératrice allait posséder la récompense d'une vie toute simple. Elle était arrivée, au témoignage de soeur Guyot, à une véritable et presque constante union à Dieu.

Depuis plusieurs années, Mademoiselle Louvet souffrait d'une maladie des reins. On lui avait décelé un calcul; un second se forma, et vu son âge elle ne put être opérée. Un jour, une crise plus forte la terrassa; la bonne demoiselle se coucha pour ne plus se relever. Quelques jours seulement la séparaient de la vie éternelle.

A sa grande surprise, soeur Guyot entendit Mademoiselle Louvet lui dire :

- Maintenant que je ne puis plus me lever, ce n'est plus une vie ! Puisque je ne puis plus rien faire, il vaudrait mieux que je m'en aille.

- N'avez-vous donc plus peur de la mort, Mademoiselle ?

- Oh! non, ma Soeur, je l'attends !

Quel revirement tout à coup dans cette âme si craintive ! Don Bosco sans doute lui avait obtenu cette grâce. La vénérable Coopératrice pouvait attendre la mort paisiblement, elle était prête. Ses affaires temporelles étaient à jour, son testament était fait. Ne comptant pas d'héritiers directs, ni même de neveux, Mademoiselle Louvet n'avait pas à se préoccuper outre mesure des membres de sa famille. Cela explique pourquoi, sur la fin de sa vie, elle fit de si grands dons aux oeuvres; telle la jolie somme de cinquante mille francs qu'elle fit un jour expédier à Don Albera (Mem. XV).

La pieuse demoiselle n'oublia cependant pas ses cousins. Elle laissa à chacun une somme importante pour l'époque : "Il ne faut jamais oublier sa famille, disait-elle, ce serait manquer de charité, cela ferait mauvaise impression et pourrait faire parler contre l'Eglise".

La dévouée Coopératrice avait naturellement pensé aux Salésiens, mais aussi à la jeunesse d'Aire. Elle laissait à la paroisse la pâture qui attenait à sa maison, et se trouvait précisément en face du patronage. Désormais, enfants et jeunes gens se sentiraient tout à fait chez eux pour prendre leurs ébats; telle la jeunesse de Don Bosco entrant en possession du terrain Pinardi.

Quant à ses affaires spirituelles, Mademoiselle Louvet les avait également en ordre. Elle pouvait entendre, intérieurement, la voix de Don Bosco lui dire comme en 1883 : "Ecoutez-moi, votre conscience est en bon état", ou en 1887 : "Votre place au paradis est préparée".

Malgré tout, son âme devait être encore purifiée par la souffrance. Aux heures les plus pénibles, il lui suffisait d'entendre prononcer le nom de Don Bosco pour que le sourire revienne sur ses lèvres; la Soeur se servait souvent de ce moyen infailible pour affermir son courage et sa résignation; cependant jamais elle ne se plaignit. Ce fut dans une pleine lucidité d'esprit, et avec une foi admirable qu'elle reçut les derniers sacrements. Don Bosco, qui avait tant encouragé sa fille spirituelle pendant qu'il était sur la terre, ne pouvait pas manquer de lui apporter un précieux réconfort en ces heures dernières. Peut-être même vint-il visiblement l'encourager.

### Vers le Paradis

Soeur Guyot savait que la malade était condamnée. Elle ne s'alimentait plus : le dénouement était proche.

Plusieurs fois, la religieuse vit la pieuse Coopératrice s'asseoir sur son lit et tendre les bras devant quelqu'un d'invisible qu'elle fixait en souriant. Elle ne délirait pas, elle était en pleine possession de ses facultés. Parfois, elle restait ainsi trois ou quatre minutes; puis, comme impuissante, et semblant répondre à une invitation, elle disait avec regret : "Je ne peux pas, ... je ne peux pas venir..."

La Soeur respectait son silence mais elle pensait : "Voit-elle Don Bosco ? lui parle-t-il ? L'invite-t-il à venir... au Paradis ?"

Le dernier jour, la chère mourante renouvela ce geste impressionnant et murmura encore : "Mais je ne peux pas ! Vous voyez bien que je ne peux pas maintenant !" La Soeur lui dit alors :

- Mademoiselle, dites-moi, avez-vous encore quelque chose qui vous retienne à la terre ? qui vous empêche de partir au Ciel ?

La pieuse Coopératrice parut étonnée; elle réfléchit puis répondit tout naturellement :

- Non, ma Soeur, je ne tiens plus à rien;... Ouvrez mon armoire. Là, il y a mon porte-monnaie et cent francs, prenez... prenez tout...

Au bord de l'armoire, dans une boîte, étaient rangées toutes les lettres que Don Bosco lui avait envoyées. Déjà, elle en avait fait don à la Soeur. Il y avait également à côté une autre boîte plus petite. Elle contenait le petit crucifix, cadeau de Don Bosco (1). La malade le demanda, le baisa, puis le remit à la Soeur en lui disant :  
- Tenez, ma Soeur, il est à vous !

La vénérable mourante avait dit : "Prenez tout", c'est-à-dire : "Je ne tiens plus à rien". Le dernier fil qui la retenait aux choses de la terre était brisé, elle pouvait partir.

Il était une heure du matin quand elle demanda : "Ma Soeur, quelle heure est-il ?" Elle semblait reposer; une fois encore elle se souleva, tendit les bras et fixa son regard droit devant elle en souriant... mais silencieuse cette fois. Le moment approchait de cet instant, si appréhendé autrefois, et désiré ardemment à cette heure. La sainte Coopératrice retomba sur sa couche où elle reposa, calme. La Soeur lui suggéra quelques oraisons jaculatoires que ses lèvres murmurèrent; puis elle poussa deux ou trois soupirs à peine perceptibles; elle venait de s'endormir dans la paix du Seigneur. C'était le 11 novembre 1912. Elle allait rejoindre au Paradis celui qui, tant de fois, le lui avait promis au temps où il besognait sur la terre.

---

(1) Lettres et crucifix furent remis plus tard par Soeur Guyot à Don Albera.

### Après la mort

Ce fut un moment pénible pour la Soeur qui, cependant, se mit aussitôt au travail. Elle se remémora alors successivement toutes les recommandations que la défunte lui avait faites quelques jours auparavant. — Il me semblait, dit-elle, que Mademoiselle Louvet me les dictait l'une après l'autre, au fur et à mesure que je les exécutais : "Quand je serai morte, avait-elle dit, ne vous pressez pas d'aller déclarer mon décès; prenez votre temps pour tout ranger, pour enlever ce qui vous sera nécessaire; car on viendra mettre les scellés, et après vous ne pourrez plus toucher à rien. A la cave, vous prendrez tel vin, et ceci, et cela; car il y aura à recevoir la famille; les héritiers viendront et resteront plusieurs jours."

Tout arriva comme la prévoyante demoiselle l'avait dit.

Le 14 novembre, Mademoiselle Claire Louise Julie Louvet fut conduite au cimetière d'Aire-sur-la-Lys pour y reposer entre son père et sa mère. Sur son image mortuaire on peut lire :

Elle laisse un noble exemple  
de profonde piété,  
de charité discrète,  
de grande simplicité  
et de résignation dans la souffrance.

\*

Dès qu'il fut de retour à Lille, le Père Ricardi tint à venir se recueillir sur la tombe de celle que Don Bosco avait tant estimée et dirigée vers le Paradis. Il représentait les Salésiens exclus de France et ceux d'Italie. Vraisemblablement, il ne put s'empêcher de joindre à son "Requiem" un : "Mademoiselle Clara, priez encore pour nous, aidez-nous".

Le Père Moitel, de passage à Aire, vint également prier devant les restes de sa vénérée bienfaitrice. N'était-ce pas grâce à elle que sa vocation en grande partie avait pu germer, et éclore ? Pendant de longues années, il allait être l'apôtre de la jeunesse, le promoteur et le soutien d'autres vocations comme la sienne. Que d'âmes par lui allaient être sauvées ! Et que d'âmes encore seraient encouragées et sauvées par ceux qu'il conduirait au sacerdoce !

O merveilleuse multiplication d'une vocation suivie ! Mais aussi, quelle joie et quelle récompense également multipliée pour le Coopérateur et la Coopératrice qui "aident" à faire un prêtre ! Multiplications merveilleuses dont les totaux ne sont connus que de Dieu seul.

Don Bosco avait bien raison de dire à sa fille spirituelle : "Je veux que vous deveniez riche !" Riche ? Oui, mais pour... l'Eternité !



# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
AVANT-PROPOS	
Le dernier merci d'un saint - un peu d'histoire	9
1ère PARTIE	
QUI ÉTAIT MADEMOISELLE LOUVET ?	
Chapitre 1 : LA FAMILLE	15
Chapitre 2 : A TRAVERS LA FRANCE Enfance de Claire	17
Chapitre 3 : RETOUR A AIRE - Le Commandant en retraite - Demande en mariage - Dévouement de Monsieur Louvet	21
Chapitre 4 : RIEN N'EST HASARD - Seule - Rencontre providentielle - La bonne Providence	23
*	
2ème PARTIE	
BIENFAITRICE ET FILLE SPIRITUELLE	
DE DON BOSCO	
Chapitre 1 : PRÉCIEUSE CORRESPONDANCE	29
Chapitre 2 : LES ÉTAPES D'UNE VOCATION - Vers une vocation particulière - Communion fréquente - Un appel de Dieu ? - Peines intérieures - Un règlement de vie spi- rituelle - "Vous avez la vocation à vous faire sainte" - La Volonté de Dieu	31

Chapitre 3 :	LES ROUAGES DE LA PERFECTION	41
	1 <sup>o</sup> <u>La simplicité fille de l'humilité</u>	
	2 <sup>o</sup> <u>Le détachement</u> - "Allez voir le Comte Colle" - Pour la fête de S. Jean - "A l'intérêt du centuple" - "Une très jolie histoire" - Vers Paris et Lille - Esprit de pauvreté - Faire part à deux - Guérison miraculeuse - Désintéressement méritoire - "A la Banque de Don Bosco" - Une corde qui vibre toujours - Si les revenus diminuent - Désir non réalisé	43
	3 <sup>o</sup> <u>La prière</u>	53
	4 <sup>o</sup> <u>La patience</u> - Bonté envers le prochain - Abandon à la Volonté de Dieu - Acceptation des événements	54
	5 <sup>o</sup> <u>La prudence</u> - au sujet de l'argent - au sujet de la santé - Pas de scrupules	58
	6 <sup>o</sup> <u>Pourquoi craindre la mort ?</u>	61
Chapitre 4 :	LES DERNIÈRES LETTRES - Une tristesse profonde - Départ du Père	63
Chapitre 5 :	LES DÉLICATESSES DE DON BOSCO	68
	Le bon raisin piémontais - Les fêtes de la Sainte Vierge - La fête de sainte Claire - La S. François de Sales - Les autres fêtes	

\*

### 3ème PARTIE

#### LA BONNE COOPÉRATRICE

Chapitre 1 :	APRÈS LA MORT DE DON BOSCO	77
	La dernière lettre - Don Rua Supérieur général - Don Rua apaise à son tour - L'orphelinat agricole de Ruitz - L'orphelinat St-Gabriel à Lille - Une voca-	

	tion de Salésien - Une grande voya- geuse - La mauvaise politique fran- çaise - Elisa la bonne servante	
Chapitre 2 :	LES DERNIÈRES ANNÉES	84
	1 <sup>e</sup> <u>Selon la promesse de Don Bosco -</u> Une très petite communauté	
	2 <sup>e</sup> <u>Piété d'une Coopératrice -</u> Procession de N.D. Panetière - Un Angelus en retard - L'exercice de la Bonne Mort	85
	3 <sup>e</sup> <u>Les Oeuvres de la Charité - La</u> misère des roulettes - Délicatesse de mère	87
	4 <sup>e</sup> <u>De la colère à la patience</u>	89
	5 <sup>e</sup> <u>Travail - travail</u>	90
Chapitre 3 :	PORTRAIT DE MADEMOISELLE LOUVET	91
	Portrait physique - La toilette	
	MAÎTRESSE DE MAISON - Une place pour chaque chose - Les petites réceptions - Les promenades - Un bon emploi du temps	93
	LES DERNIERS JOURS	96
	Vers le Paradis - Après la mort	

